

éditions
VITALGO
.com

DYSTOPIE

la maison

Jean Gagnon



la maison

ROMAN



JEAN GAGNON

Natif de Montréal,
directeur artistique
pour la télévision,
peintre à ses heures
et auteur en dilettante.
Pour plus de détails
voir le portfolio :

www.jeangagnon.ca

Librement inspiré de l'oeuvre
de Jan Weiss (1892-1972).

Auteur tchèque de littérature fantastique
avant la lettre.

Cet univers n'est pas technologique,
il est à vapeur.

De la SF sans ordinateur
ni téléphone intelligent.

C'est un futur ancien, victorien
et colonialiste, industriel, lourd
et cruel, mais il y a aussi la magie,
l'impossible, le conte, la quête
et les voyages intersidéraux.

AVEC 16 ILLUSTRATIONS

Collection DYSTOPIE

ISBN 978-2-924678-03-9

éditions
VITALGO
.com



la maison

jean gagnon

Avec seize illustrations de l'auteur.

collection
DYSTOPIE



Librement inspiré de: La Maison aux mille étages, Jan Weiss (1892-1972)
ISBN : B0000DQA38 / Éditions Rencontre 1970

La Maison/ Jean Gagnon 2017, 1ère édition, éditions Vitalgo
Couverture et illustrations à l'intérieur/ Jean Gagnon
(sauf pour la page 128; *Paul Detlefsen, Old Mill Stream*)

Tous droits réservés éditions Vitalgo 2017. Toute reproduction de ce document, en totalité ou en partie, est interdite sans l'autorisation de l'éditeur.

Merci à Suzanne et à Louis-André pour l'aide et le travail de correction.

www.editionsvitalgo.com

2881 de Beaurivage, Montréal, Qc H1L 5W6

Dépôt légal Bibliothèque et Archives nationales du Québec, février 2017
ISBN 978-2-924678-03-9 (PDF)

AVANT-PROPOS

Ce texte est librement inspiré de l'oeuvre de Jan Weiss (1892-1972). Auteur tchèque de littérature fantastique avant la lettre, il décrit dans un de ses textes issus de la première guerre mondiale, une cité aux mille étages, qui renferme une société dystopique et hyper hiérarchisée.

Pourquoi reprendre cette histoire quasi centenaire ? Pour le plaisir d'explorer à nouveau cette architecture fascinante, ce récit oublié de la littérature fantastique et lui donner humblement un nouveau souffle.

Ce faisant, j'ai conservé les grandes lignes de l'action, mais j'y ai mis un maximum de contenu personnel. J'ai maintenu aussi la plupart des noms, des lieux et des personnages mais en remodelant leurs courbes dramatiques et leurs destinées.

Cet univers n'est pas technologique, il est à vapeur. De la SF sans ordinateur ni téléphone intelligent. C'est un futur ancien, victorien et colonialiste, industriel, lourd et cruel, mais il y a aussi la magie, l'impossible, le conte, la quête et les voyages intersidéraux.

Jean Gagnon, 2017

De gros arbres aux nuances douces comme une caresse se penchaient sur un étang sombre et apaisant.



Jean gagnon

I

Mullertown. Monstrueux et fabuleux agglomérat d'histoire. Avant-poste de la civilisation humaine. Démesuré, fabuleux, décadent, un peu à l'image de ce gros bouquin vautré sur mes genoux et dans lequel je compile mes sordides mémoires.

Un grimoire qui détient la trame de mon existence, cimentée étroitement à celle de cette maison. C'est tout le répertoire de mes souvenirs, le livret de l'opérette de ma vie et de l'aventure mirobolante de cette cité verticale.

Je le fouille ce soir encore une fois, dans l'espoir qu'un détail occulté rejaillisse et vienne en faire chavirer le sens profond.

Fatalité.

Retranché ici au millième étage, dans ma cellule dorée, j'ai l'allure, vu à vol d'oiseau, d'un vieil insecte en peignoir de brocard, épingle à son fauteuil de style. Près du plafond ouvragé, des fresques illustrant des scènes épiques formées de vitraux constructivistes transpirent d'une aura blafarde. Un étendard rouge et noir pend mollement d'une corniche, marqué d'un grand « M » austère.

Une passerelle court sous les rayons empoussiérés des bibliothèques à demi voilées par de lourdes tentures lie de vin et de quelques tableaux anciens. Choses du passé dont la signification nous échappe. Comme la mémoire qui m'a fait faux bond il y a de cela des années. Amnésique et perdu dans les soubassements les plus profonds, les plus humides et les plus désolés de la Maison aux mille étages.

Une goutte de thé glisse de la tasse que je promène au-dessus de mon livre et va s'étaler sur un mot : paléolithique.

Ce qui me rappelle que le site où je me trouve constitue la pierre angulaire de cette partie du monde. Ses racines plongent si profondément dans le passé de l'homme qu'il faut remonter jusqu'aux premiers balbutiements de l'espèce, il y a de cela vingt mille ans.

Ce n'était alors qu'un repli rocheux sur un sentier battu par les énormes pattes des mammouths. Une sorte de refuge vaguement sacré, barbouillé de tentatives néo-symbolistes primitives et où se déroulaient d'obscures cérémonies dédiées à des divinités rustiques. Par la suite, tout un village s'aggloméra autour du sanctuaire païen, plantant ses huttes grossières dans les boues visqueuses et sur les rochers noirs.

Ce haut lieu spirituel devint une Mecque pour tous les fervents de ce même culte. On recevait les pèlerins épuisés par leur dangereux périple par des fêtes à la gloire des forces de la nature.

Il faudra attendre l'époque des grandes invasions barbares pour voir ce rendez-vous de croyants se fortifier à l'aide des ruines encore fumantes des édifices avoisinants.

Les colosses venus des steppes orientales assiégèrent la cité durant tout un hiver. La famine donna lieu à quelques épisodes dégradants de la survie quotidienne, mais la foi dévorante et l'ascétisme des survivants vint finalement à bout de la patience des barbares. Ceux-ci, après avoir vidé littéralement tout le territoire environnant de ses ressources et s'être divertis à leur façon en trucidant les paysans et en violant tout ce qui pouvait offrir une cavité opportune à cet effet, se retrouvèrent affamés, minés par des luttes intestines, la panse vide et les chausses dans la boue glacée.

De cette victoire sur les envahisseurs naquirent plusieurs mythes et chansons émaillés de miracles, de même qu'une

galerie de saints et martyrs reliés à l'avènement d'un nouvel âge, aussi sombre néanmoins que le précédent.

Suite à ces événements, d'autres architectures vinrent se greffer à l'originale, dont un immonde gibet en pierres de taille pour y pendre les brigands qui abondaient comme les poux sur la tête d'un gueux, un monastère roman servant à prier pour l'âme des damnés, un cimetière affichant complet les fins de semaine et une chapelle renfermant de précieuses reliques (dont une côtelette momifiée de Sainte-Opportune). Un grotesque pont-levis protégeant tout ce beau monde ferma l'accès possible par la rivière qui encerclait la cité.

Tous les siècles qui se succédèrent virent le sanctuaire devenir tour à tour palais, citadelle, prison lors d'une guerre civile, marché public, maison des corporations des marchands et bourgeois, de même qu'un hôpital que se partagent chirurgiens, sages-femmes, apothicaires et barbiers arracheurs de dents.

Une année maudite, quelques sorcières sont brûlées vives dans l'enceinte des fortifications, tenues responsables de l'épidémie de peste bubonique qui terrasse implacablement près de six cent citadins par jour. Jamais les soupçons ne se tournèrent vers les puces et les rats, véritables responsables de l'horrible fléau.

D'autres maux aussi insolites viennent torturer périodiquement la ville. Le «mal des ardents», par exemple, qui provoque d'atroces brûlures internes, délire et gangrène dégénérante des extrémités. Ou bien la démence collective due à l'ingestion de seigle rance, équivalent de l'acide lysergique d'aujourd'hui et qui, à l'époque, était interprétée comme cas de possession diabolique. D'où exorcisme public à grands tours de roue de supplices et de

lavements à la poix brûlante. D'autres calamités sont par contre imputables à la seule initiative humaine.

Lors de l'existence de la corporation des marchands, il se forme un cartel de bourgeois ayant mainmise sur l'accès à la rivière, voie essentielle pour le transport des marchandises. Cette organisation prélève un droit de passage équivalent à la moitié des matières transportées. Leur puissance est telle qu'ils deviennent les maîtres de la ville. Le soin qu'ils prennent à taxer les transporteurs sur la rivière est par contre l'antithèse de l'intérêt qu'ils portent à entretenir la qualité de l'eau. Bientôt ceux-ci la transforment en véritable égout à ciel ouvert, en y déversant aveuglément toutes les chairs non comestibles issues de leurs grands abattoirs et tous les déchets découlant de leurs fructueux commerces.

Je passe rapidement sur les chapitres concernant tous ces rois les uns plus tordus que les autres qui se farcirent le pouvoir à coup d'hystérie religieuse, de complots fratricides, d'exécutions massives et d'abus sur le dos des plus démunis. Prenons par exemple le règne de Gontran Le Véreux, qui transforma l'édifice central de la cité en prison d'état, puis par ordonnance royale céda l'ensemble des cachots en location à quiconque voulait exercer le rôle de concessionnaire-geôlier.

Durant cette période, on voit l'accroissement des exécutions capitales augmenter prodigieusement. Pendaïson, écartèlement, écorchement à vif, décapitation, emmurement, prélèvements de toutes sortes, pilori et fouet constituent en gros le travail du tortionnaire franchisé.

Puis ce fut l'époque des révoltes prolétaires et de la fin de la monarchie. Le site central devint un énorme centre culturel à la gloire du peuple style néo-cyclopéen, genre très prisé par la classe dominante du moment. Les grands courants esthétiques prennent tous naissance ici avant de se propager comme

autant de croisades lancées à l'assaut des peuplades incultes. La compétition devient néanmoins sérieuse, et la source est finalement corrompue par les échos récupérés de ses propres créations qui rebondissent comme autant de bâtards prodigues.

La cité, mise aux enchères, connaît une période de récession dévastatrice jusqu'à ce qu'un type très riche s'en accapare. C'est sur ce fantastique et monstrueux agglomérat d'histoire que finalement s'érige l'édifice le plus incroyable qu'un être pensant ait pu concevoir: Mullertown.



Jean Gagnon

II

Une minuscule lueur jaune au milieu d'un brouillard épais. Ce n'est pas trop tôt. Une éternité que je tâtonne dans le vide, le néant, comme un aveugle dans le cauchemar d'un sourd. J'ai l'intérieur du crâne qui a séché et qui se ramasse sous ma langue avec un arrière-goût de corrosion. Un faisceau de lumière se braque sur ma figure et mes yeux aspirent leurs pupilles outragées. Je me sens comme au sortir d'un rêve immense, somnambule au milieu d'un terrain d'atterrissage et les phares d'un Boeing dirigés vers moi. L'instant d'après, c'est au sommet d'un gratte-ciel que je me trouve, avec les réflecteurs de poursuite qui balaient un ciel d'encre en s'entrecroisant. Mes membres ont la fébrilité d'un camé sous overdose, quelle tête je dois faire. Le paysage se précise à mesure que la lumière approche. Je peux distinguer maintenant de grandes fresques aux tons de terre et de sang qui semblent sortir tout droit d'une grotte de l'âge de pierre. Sous mes pieds, un vestige de métal tordu suspendu dans le vide. La lumière disparaît un instant derrière un gros pilastre baroque dont elle met le profil ouvragé en valeur dans un contre-jour impressionnant.

Je vacille comme un oisillon au bord du nid, comme un funambule sans expérience et atteint de la fièvre aphteuse.

Trois silhouettes sont devant moi, sorties d'on ne sait où et qui me dévisagent, ahuries. Je les distingue difficilement car un voile de givre se forme sur ma vue alors qu'une main géante saisit mon crâne et le jette au feu. Mes trois spectateurs effectuent une vertigineuse figure en spirale. C'est très étourdissant, alors je me rabats sur mes mains; des mains d'inconnu qui sortent des bras de chemises, blanches, aux longs doigts et à la paume rosée. Mais à qui sont-elles?

Elles se précipitent à mon visage, tentant d'en reconnaître les traits, la forme du nez, des arcades sourcilières, mais en

vain. Le sang se retire subitement de mon cerveau, mes jambes se dérobent sous mon poids. Des mains m'agrippent et me soutiennent, me portent gentiment jusqu'au sol.

-On vous a découvert dans une des fosses archéologiques les plus inaccessibles, me dévoile-t-on quelque temps après mon réveil dans une modeste chambrette à l'éclairage tamisé. Il y a une fille au nez retroussé et en souliers de montagne et un photographe. Enfin, je suppose que c'en est un, à voir le gros appareil qui lui orne la poitrine. Impossible de me souvenir comment j'ai pu atterrir dans ce cul-de-basse-fosse. Je n'ai donc pas grand-chose à leur apprendre de mes pérégrinations ou de ma personne, ne serait-ce que l'absence du tatouage identificateur à mon poignet que tout résident de la Maison doit obligatoirement porter.

Mes hôtes supposent donc que je suis de «l'extérieur». Ce simple fait les fascine et les excite. De mon côté, plus les forces me reviennent et plus je les presse de questions. Les réponses que j'obtiens sont consternantes mais n'éveillent toutefois aucun souvenir dans mon crâne fêlé.

Je me trouve en fait dans une concession privée située dans la région emmurée de Mullertown. Un refuge bien gardé, héritage de maître Galio, personnage autrefois influent et dont l'existence connut un dénouement tragique suite à un duel sordide avec le grand Muller.

Ohisver Muller, celui qui, grâce au monopole sur le Solium, source révolutionnaire d'énergie, s'est bâti un empire à l'échelle du globe et même au-delà. Muller, dont le grand oeuvre est ici, au-dessus de nous, tour incommensurable, symbole de l'achèvement de sa puissance, construction inconcevable aux mille étages.

Muller, devenu avec le temps un personnage légendaire, un dieu qui se cache aux yeux du monde et s'enrobe de mystère. Personne ne connaît son vrai visage, certains disent que c'est un vieillard vêtu de haillons crasseux, d'autres que c'est un aristocrate belliqueux et arrogant, sans pitié pour qui ne se plie à ses caprices, ou encore que c'est un être difforme, masse de chair énorme qui ne se déplace qu'avec l'aide de mécaniques articulées et de suspenseurs.

Sa signature, par contre, est connue de tous et inspire la crainte et l'horreur; elle est impitoyable, fine et incisive comme le trait d'un rasoir. Cent fois on l'a cru mort. Carbonisé dans un attentat à l'explosif, abattu par un tireur d'élite, déchiré par la hargne des manifestants. À chaque fois ce n'était pas lui, mais une réplique, un comédien, un homme de main.



III

Le soir venu, une soubrette me remet poliment des vêtements frais et proprement pliés. On m'invite, après un affreux goûter constitué de capsules et de denrées en cubes, à me rendre au salon pour y rencontrer le maître de ces lieux, disciple et successeur de Galio l'ancien, le professeur Vivaldi. Je reconnais là mon troisième larron, celui qui braquait si gentiment sa lampe sur moi, plus tôt dans les catacombes. Bien enveloppé dans un consistant manteau d'intérieur bourgogne et engoncé entre les bras finement ciselés d'un flamboyant fauteuil victorien, il m'accueille en hochant sa petite bille blanche où scintillent deux minuscules yeux gris. Son regard crépite de curiosité, et malgré les sillons qui s'inscrivent en runes sur son visage, ces yeux-là m'observent avec l'intensité d'un nourrisson dans sa poussette. Je prends la place qu'on m'assigne sur un canapé confortable.

De ce vieillard j'en apprendrai plus sur l'énigmatique Muller et sur maître Galio: comment, à cause d'un marché de dupe, le palais aux mille étages a bien failli ne jamais voir le jour. Muller convoitait ce site, au centre de la cité séculaire. Ses ingénieurs y avaient décelé une nappe importante de Solium, ce gaz qu'il avait découvert à des profondeurs inouïes, sous des gisements épuisés de pétrole et qui, une fois libéré et savamment mélangé à l'énergie du soleil, devenait un carburant révolutionnaire. Muller détenait le monopole de la production mondiale, qui se résumait à quelques sporadiques gisements.

Lorsque ses négociateurs se proposèrent d'acquérir le cœur de cette cité, ils y trouvèrent le vieux Galio, savant et astronome à qui l'État avait confié la place bien des années auparavant et qui s'y était incrusté comme un fossile. Il y avait fait construire un observatoire qui lui tenait aussi lieu de ré-

sidence et de chaire d'astrophysique pour le compte de l'université locale.

Quand on lui demanda ce qu'il voulait pour son territoire, le vieillard a simplement répondu: -L'espace azuré criblé d'étoiles au-dessus de nos têtes.

Le grand Muller crut qu'il avait affaire à un vieil olibrius que les longues nuits solitaires à lorgner les étoiles avaient rendu fou. Les astres n'appartiennent à personne, pas même à l'homme le plus riche du monde. Mais bon, le vieux Galio était intransigeant. On rédigea donc un contrat où il devenait le maître des étoiles.

Muller se félicitait de cette acquisition où il n'avait rien eu à déboursier. Évidemment, à cette époque, il était loin d'imaginer que quinze ans plus tard, le précieux Solium servirait à propulser les grands astronefs qui sillonnent l'espace intersidéral. Et que, sous le couvert de la Cosmos, sa société d'import-export, des richesses incommensurables venues d'autres mondes inonderaient le nôtre.

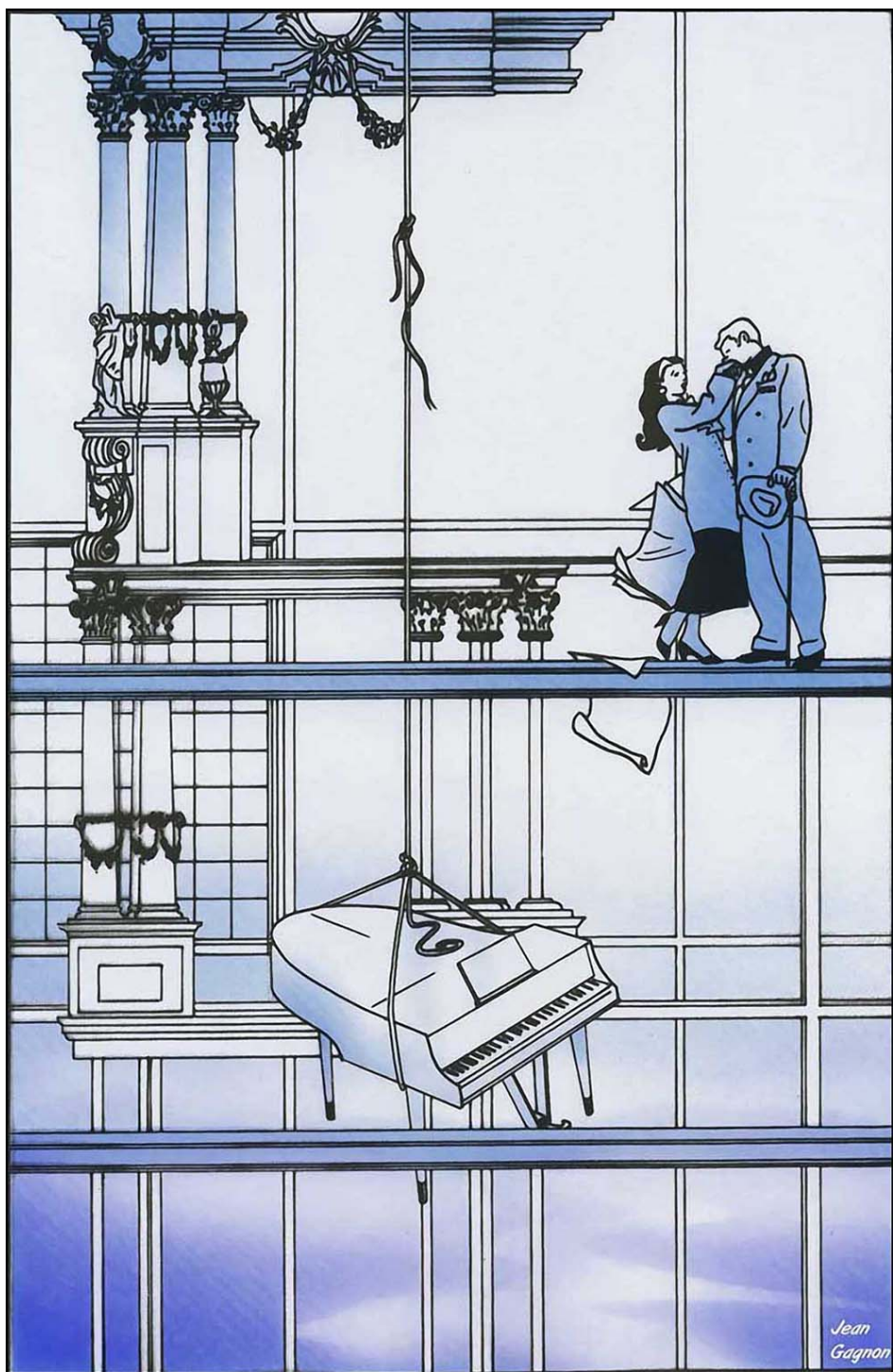
C'est alors que le vieil astronome réapparut en exhibant le contrat signé de la main de Muller. Forcé d'honorer l'entente, le milliardaire fut contraint de racheter à un prix astronomique toute nouvelle planète abordée et exploitée. À mesure qu'il se créait un empire dans le ciel, celui qu'il possédait sur terre s'effritait au profit de Galio, qui, lui, redistribuait la fortune accumulée au bénéfice des pauvres et des miséreux. Muller lui remit même une partie de l'ancien observatoire, source du conflit, et demeura intact. Le professeur Vivaldi se tut quelques instants. Il était vraisemblablement au point culminant de son histoire, là où la tension émotive rendait cramoisie sa petite

tête chauve et où le souvenir du drame qui s'ensuivit et qui frappa son mentor lui nouait les cordes vocales.

Maître Galio, qu'une arthrite corrosive rongait inéluctablement, subissait les traitements onéreux d'un expert. Ce dernier au cours des mois passés dans l'intimité du vieil homme, en était devenu un proche confident et un compagnon de souffrance.

Un matin, Galio se réveilla avec en tête de calculer ce qu'il avait soutiré à Muller depuis le début. Il inscrivit le chiffre neuf sur une feuille, suivi d'un nombre croissant de zéros. Il couvrit des pages et des pages de zéros, sans que l'on puisse l'en arrêter. Son médecin traitant qui ne quittait jamais son chevet, avait étrangement disparu de même que l'original du fameux contrat qui liait son patient et Muller. Celui-ci, libéré de sa redevance, à deux pas du gouffre financier où il menaçait de s'abîmer, put s'élancer de nouveau à la conquête d'autres mondes qui se donnaient à lui comme autant de bijoux rutilants.

Le vieux Galio fabriqua des zéros encore quelques années, interné, puis s'éteignit. Son âme a rejoint les étoiles qui l'ont fasciné durant toute sa vie. Vivaldi roula vers moi un oeil humide, empreint de mélancolie et de ressentiment. On nous servit du thé de Phydias-IV, un petit astéroïde de la nébuleuse NGC 6853 située dans la constellation du Petit Renard.



Jean
Gagnon

IV

Le professeur ne pouvait satisfaire sa curiosité quant à ma présence en ces murs, à cause de mon amnésie, et ne s'expliquait pas l'absence du tatouage identificatif à mon poignet. Il releva la manche de son lourd manteau et j'aperçus un numéro, le 451, marqué dans la chair de son bras. Il m'expliqua que l'encre magnétique dont la gravure était constituée lui permettait, ou pas, l'accès aux divers étages de l'édifice. Mullertown n'a pas de porte. Il est difficile d'y pénétrer, encore plus d'en sortir. La communication avec le reste du monde y est donc quasi impossible.

Mais moi, avec mon poignet vierge de toute marque, je pourrais pénétrer tous les niveaux, franchir toutes les barrières et me hisser jusqu'au sommet où le dieu Muller contemple le monde du haut de sa forteresse.

Mon reflet dans les yeux gris de Vivaldi prenait l'apparence de l'ultime incarnation de Némésis, outil de rétorsion souhaité depuis tant d'années. La possibilité d'explorer librement cette tour vertigineuse me séduisait assez, et j'y entrevoyais une bonne thérapie pour redonner corps à ma mémoire évanouie.

Le vieil homme sauta de son perchoir et m'entraîna vers un plan de travail incliné où des esquisses techniques étaient affichées. Sur une longue feuille verticale se dressait en coupe la silhouette de la Maison. Effilée comme une fusée, sculptée comme une grande cathédrale, elle était divisée de la base au sommet par des centaines de petites inscriptions.

Le grand Muller, m'expliqua le professeur, était amoureux à l'époque, d'une architecte certes non dénuée d'un certain

génie mais que l'ambition démesurée enveloppait d'un arrivisme sans borne.

Cette union tumultueuse entre la belle et le milliardaire donna naissance au projet de la Maison. Notre vieil observatoire fut enseveli sous une forêt de piliers massifs soutenant des voûtes majestueuses d'esprit classique. Cela constitua la fondation bien assise de l'édifice. La première tranche de cent étages abrita les quartiers industriels, les vastes antichambres des abattoirs à bétail et les couvoirs où chaque jour des milliers d'oisillons percent leur coquille.

Comme autant d'abeilles blotties dans leurs alvéoles, un nombre impressionnant d'ouvriers et ouvrières dorment et mangent tour à tour selon l'horaire dans les cases contiguës qu'on leur assigne. L'énorme machine humaine enchâssée dans la coque du navire de pierre brûle chaque jour son quota d'individus, qui, différenciés par un seul numéro sur leur poignet, rêvent de leur lit le jour, et la nuit tentent d'échapper à leurs cauchemars. Cette ville grise où la suie macule hommes et machines et où les martèlements scandés des métaux qui s'entrechoquent rivalisent avec les hurlements des bêtes entassées, entretient peu de contacts avec les étages supérieurs.

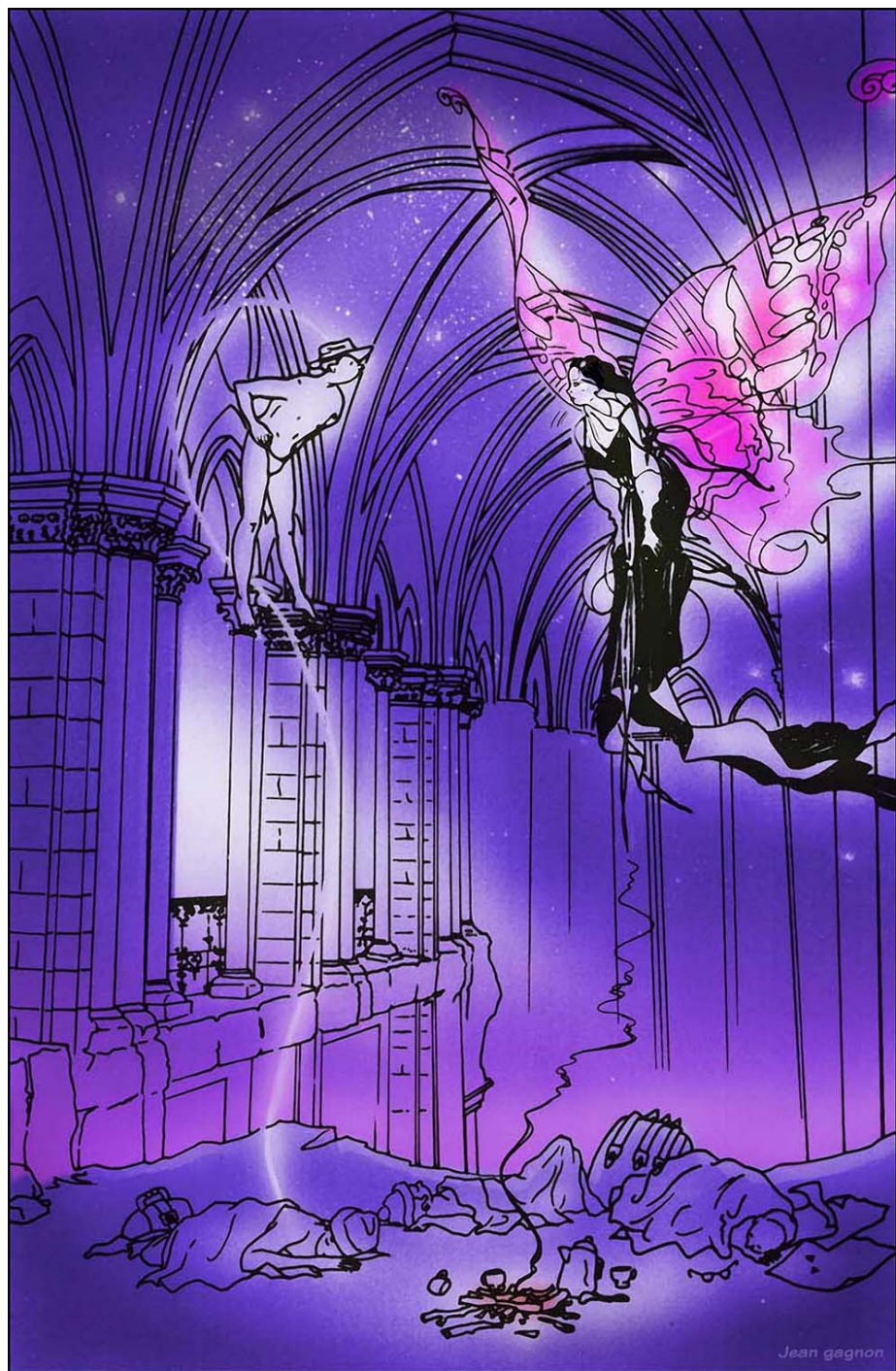
Si ce n'est que pour les transactions de marchandises. La seule façon d'y accéder est de détenir un poste évolutif ou bien de payer grassement un «passeur» officiant illégalement.

Imma Tchoukov, la créatrice de tout ce complexe, mit par contre tout son talent et son inventivité créatrice à élaborer les derniers étages, lieux de résidence des aristocrates, des diplomates, financiers, nouveaux puissants et de leur roi, Muller lui-même.

Ce joyau de raffinement posé au sommet de neuf cent étages de hiérarchies échafaudées les unes sur les autres fut nommé Gédonie.

Les fantaisies architecturales s'y déployaient de façon spectaculaire et inédite, la variété des matériaux utilisés est infinie. Les plaisirs des sens sont cultivés et poussés à leur paroxysme, au risque, à ce que l'on dit, d'atteindre sur terre la béatitude éternelle et l'ultime extase. Les cinq sens de l'humain sont insuffisants à goûter toutes les excitations inventées et provoquées par des moyens compliqués, allant de massages importés de mondes lointains, de drogues et d'injections, d'onguents et de baumes, voire même d'interventions astucieuses au cours desquelles on trafique des glandes, on ligature des veines et on modifie des branchements nerveux au risque de provoquer la folie.

C'est le sort, dit-on, que connut la belle Imma, conceptrice de ce repaire céleste et que son obsession de toujours vouloir atteindre les sommets a annihilée. Elle croupirait aujourd'hui dans une oubliette de luxe du niveau des asiles d'aliénés. D'autres prétendent par contre que Muller, ayant eu vent d'une liaison clandestine entre l'architecte et un de ses généraux, les aurait fait emmurer dans une des niches d'une salle étrange sur l'étage où l'on incarcère et l'on torture. On peut considérer cette possibilité car il a connaissance de tout ce qui se passe dans l'édifice, hormis notre concession, dieu sait par quels moyens.



Et entre les usines et le palace, qu'y a-t-il? demandai-je au professeur. Entre l'enfer et le ciel, sur plus de huit cent étages? Regagnant son fauteuil, il m'expliqua que ces paliers changeaient sans cesse de vocation suivant les grands courants populaires et les soudaines migrations. Toutes les couches de la société s'y trouvaient emprisonnées, empilées les unes sur les autres. Certains étages s'étaient spécialisés dans un rôle déterminé, tels qu'hôpitaux, laboratoires de recherche, complexes d'amusement, foires et marchés publics, prisons, résidences privées, lupanars et bien d'autres à la vocation plus obscure.

C'est une gigantesque fourmilière constamment en effervescence. Vivaldi n'avait pas eu le loisir depuis longtemps de s'aventurer dans un des quartiers peuplés des étages intermédiaires et sa curiosité allait me persuader de tenter une percée de ce côté.

Selon son plan, il me conduirait à travers les parties emmurées de Mullertown, gravissant les niveaux un à un par des chambres dérobées et des passages désertés, d'anciens espaces oubliés par des rénovations successives jusqu'au cinquième quartier: West-Wester.

De là, il me faudrait user de stratégie savante et de débrouillardise pour me hisser jusqu'au repaire de cristal du grand Muller.

Grâce à la blancheur de mon poignet, qui constituait un visa passe-muraille assuré, j'y arriverais peut-être. West-Wester. Qu'est-ce qui caractérisait cette section? Le vieux professeur ne put m'en révéler que très peu de chose. C'est là qu'ont afflué, dès les premières années, les aventuriers du monde entier, dans l'espoir d'y trouver sinon le bonheur, du moins réponse à leur quête jamais assouvie.

Trafiquants, marchands, vendeurs et revendeurs, provocateurs, voleurs et assassins, pirates des temps modernes et esclavagistes, tous se sont laissé piéger dans le labyrinthe de la grande maison où ils errent toujours, cherchant leur Eldorado.

Toute cette armée d'étranges iconoclastes y offrent leurs services et leurs trésors. La fortune et le rang se mesurent à l'étage: plus il est haut et plus grande est la réussite. Cela va des bas quartiers, tapissés de bordels crasseux et de troquets sordides, hantés par des truands tout droit sortis de la cour des miracles, aux étages supérieurs garnis de boutiques spécialisées dans les poisons et les philtres sophistiqués et d'importateurs de merveilles récoltées dans tout l'univers.

Visiblement, le professeur montrait des signes de fatigue. Sa voix devenait plus rauque et ses gestes alourdis devenaient plus lents. Il prit congé au bras d'une jeune personne après m'avoir gratifié d'une accolade appuyée du regard qu'un collectionneur porterait à une acquisition rarissime.

Quelques jours plus tard, n'ayant toujours pas recouvré la mémoire, je pris part à une expédition du groupe d'archéologues qui nous mena dans les entrailles d'une ancienne cathédrale. Nous établîmes un campement de fortune sous les voûtes en ogives majestueuses et les vitraux crevés.

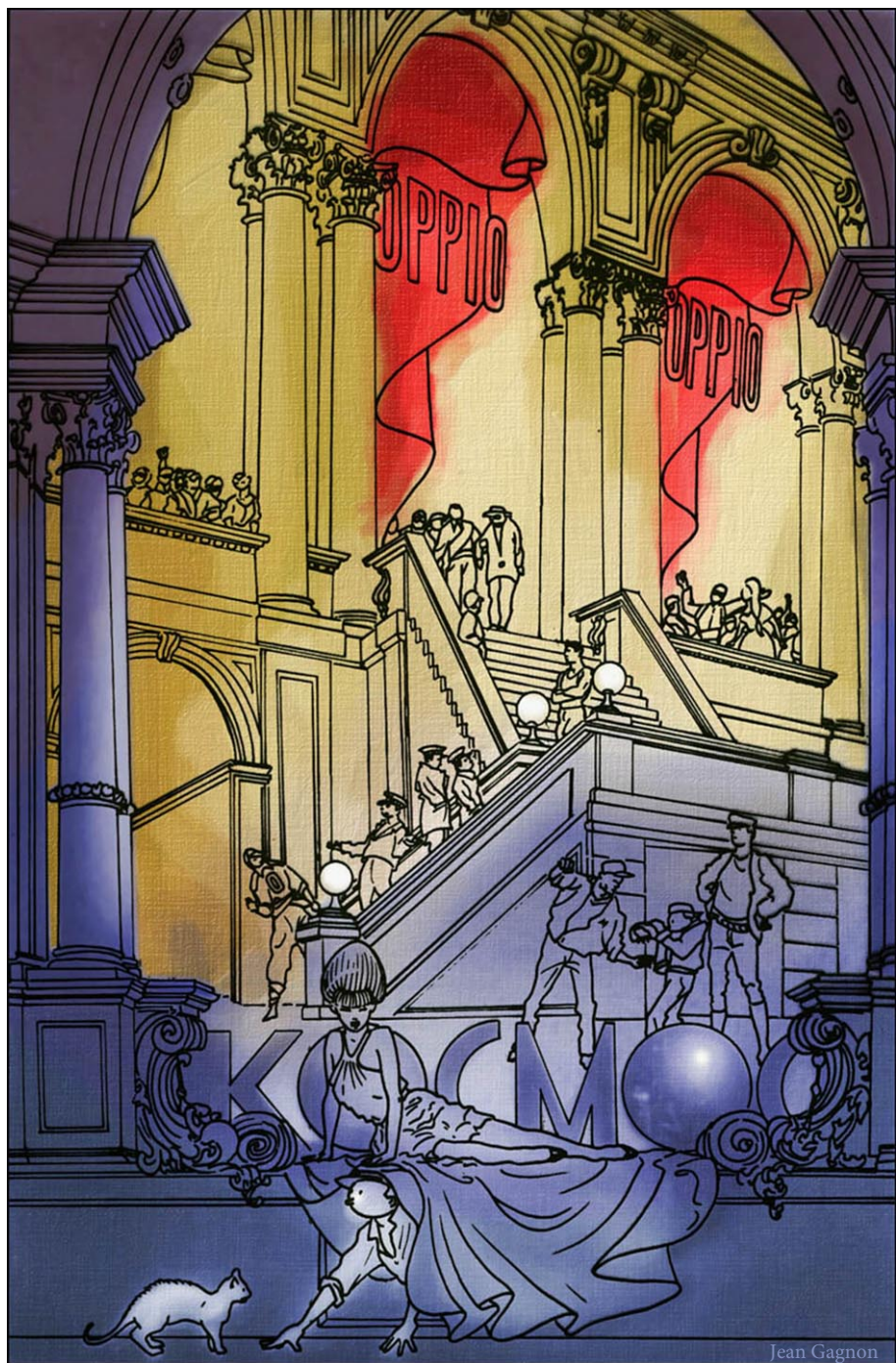
L'ambiance était propice aux manifestations oniriques, car je fis un rêve étrange et merveilleux, où une éclatante femme-papillon m'apparut dans toute sa beauté et sa grâce.

C'est la première fois qu'un tel ange apparaissait dans mon sommeil depuis le début de mon séjour dans les murs, et c'est avec consternation que j'accueillis la triste réalité à mon réveil. Quel souvenir enfoui avait bien pu raviver l'image de cette dame inconnue?

Le professeur Vivaldi accapara mon attention et fit se dissiper mes rêveries en expliquant le trajet que je devrais effectuer seul à partir de ce moment. Il me remit une poignée de billets de banque ayant cours sur les étages, des mulldors, ainsi qu'une carte schématisant l'édifice avec ses étages. On me conduisit devant l'ouverture d'un conduit métallique obstrué de toiles d'araignées. En suivant cet obscur boyau, je devais aboutir normalement au quatre cent cinquantième étage, en plein coeur de West-Wester. Après une dernière embrassade, je pris congé de mes hôtes et me glissai sur les genoux à l'intérieur de la bouche noire.

L'isolement claustrophobique de cet exercice me porta à l'introspection vis-à-vis des événements de ces derniers jours. À ce jour, je n'avais été qu'une marionnette sans passé et dépourvue de sens critique, tombée dans un groupe d'individus vivant en marge d'une société hyper hiérarchisée. N'étais-je qu'un outil sans jugement personnel au service de fanatiques frustrés, avais-je eu droit à un portrait objectif de ce monde où ils vivaient reclus comme des parasites dans la chair d'un géant impitoyable?

A mesure que je progressais dans cet ancien système de ventilation, sur les coudes et la tête dans la poussière, je m'éloignais du professeur et de sa vision de la cité verticale. Qu'attendait-il de moi, au fait? Que j'assassine le grand Muller après avoir trompé toutes les sécurités de l'édifice? Bien loin de moi cette idée maintenant. J'agirai selon ma volonté, selon les événements qui se dérouleraient dans les heures à venir. Et pour commencer, sortir de ces viscères métalliques.



VI

Rompu d'avoir rampé dans la grosse tuyauterie, j'émergeai enfin de ma prison par une petite trappe camouflée dans une moulure soutenant un placard publicitaire. Les efforts que j'avais déployés pour me traîner dans les conduits m'avaient mis en nage et la poussière qui se détachait des parois collait à mes vêtements.

Je battis plusieurs fois des paupières pour m'habituer à la forte lumière ambiante. Lumière ambrée qui tombait de tout le plafond, situé à une quinzaine de mètres au-dessus, et qui lavait de son éclat un échafaudage d'architecture baroque et décadent. D'impressionnantes colonnes s'élevaient un peu partout, soutenant frontons et arcs de pierre ouvragés. De grands escaliers obliquaient çà et là entre de majestueuses rampes et disparaissaient sous des frises colorées.

Je demeurai figé quelques minutes dans l'encoignure d'un porche désert, hésitant à me glisser dans le flot humain qui tanguait sous mes yeux. Le monde qu'il y avait sur cette place, on aurait dit un exercice d'évacuation d'urgence. Des individus de tout poil s'entrecroisaient en piaillant; des barbus, des colosses bardés de cuir et de clous, des femmes à la chevelure lumineuse, des types presque nus et couverts de tatouages hallucinants, et des militaires!

À croire qu'il y avait une base de la milice sur l'étage. Parce qu'il ne faut pas oublier que je me trouvais au quatre cent cinquantième étage de l'édifice, étage réputé soi-disant pour ses commerces illicites et ses échanges de services d'inspiration douteuse. On pouvait voir briller ouvertement coute-las et poignards de toutes tailles à la ceinture de gaillards à la sombre mine, ainsi que moult objets hétéroclites et menaçants.

Un groupe de femmes dévala un escalier et trancha dans le gras de la foule à un rythme d'enfer. Leurs têtes, ornées de panaches chevelus et flamboyants, promenaient des yeux arrogants sur la masse des passants, et leur allure faisait songer à celle d'amazones sorties d'une légende et poussées dans l'univers futuriste d'un conte post-atomique. Elles s'engouffrèrent sous un portail de l'autre côté de la place. Une file d'individus, la tête occultée par une cagoule en pointe, serpentait entre les gens. Un gros type dont le ventre s'extirpait comme une goutte obscène de sa veste étriquée s'esclaffa de toutes ses dents peintes en bleu car un vieillard venait de trébucher sur une grille d'égout.

D'une fenêtre noire, des femmes au sourire étincelant au milieu de leur fard mauve grinçaient leur appel aux badauds, offrant leurs charmes et leurs marchandises.

Et des écritures partout, sur des panneaux, des étendards, des affiches courant sur les murs, des enseignes garnies de néons criards. Des réclames même sur les vêtements des gens, sur leurs visages.

Histoire de garder la tête froide dans le maelstrom bigarré où je me trouvais plongé, je m'accrochai au comptoir extérieur d'un bar à je ne sais quoi, faisant face à ce qui me semblait être l'édifice principal de la place publique de l'étage, sorte de palace-casino où les militaires en permission ne cessaient d'aller et venir.

Des bouteilles, des vases, des pots, des liquides, cristaux, poudres et contenants bizarroïdes s'alignaient confusément derrière la préposée au service, une grosse fille barbouillée de maquillage et flanquée d'une incroyable bombe de cheveux dorés.

-Qu'est-ce que je vous sers? s'enquit-elle, accoudée au tablier de bar. J'étais un peu embarrassé et lui demandai de me conseiller.

-Je peux vous donner un doigt d'Orphée sur glace, c'est infernal. Ou bien une once de JAS et vous aurez l'impression d'être monsieur univers! À mon hésitation, elle se ravisa: -Ah, peut-être quelque chose de plus doux, de plus subtil? L'eau de cristal de Phénon III, par exemple accentue l'apport adrénérquique et donne à la vision une clarté croustillante.

Quelle verve! Je balançai la tête comme un pendule mal assuré, d'une épaule à l'autre.

-Une goutte de Crenon pour plus de confiance en soi, peut-être?... Non, je vois! Tu préfères l'intraveineuse, c'est plus expéditif, n'est-ce pas?

Sur ce, elle brandit une énorme seringue rutilante qui me fit bondir en arrière. -Tu veux être remonté ou descendu, s'impatientait-elle. -Un petit jet de Soma et tu rêveras tout éveillé! Un de Koma et tu rêveras pour de bon. Pour une expérience érotico-cervicale, une injection de cela suffit. Mais pour obtenir une impression de calme et de sérénité c'est ceci. Ou cela. Faudrait savoir un peu ce que tu veux! Je peux te faire sauter les fusibles et t'auras du mal à traverser la rue sauf en volant ou bien je peux t'engourdir au point de pétrification stoïciale.

-Avez-vous de la bière? demandai-je d'une voix blanche.

-Fallait le dire tout de suite, s'esclaffait-elle en roulant les yeux au ciel. Quelle sorte? De la qui tombe dans les jambes ou qui fait friser sans fer, de la White horse qui fait cavalier comme un pur-sang mais gare à la descente ou une bonne brune bien épaisse qui se déguste à la petite cuillère?

Finalement, je mis mon nez dans l'épais col duveteux d'une bière de malt chinoise légère comme un nuage.

Mon esprit vagabondait, tranquille, sur le paysage mouvant qui s'étalait devant moi, l'incroyable mélange de pierre, de verre, d'acier et de chair humaine, tous unis dans la joie de la vie citadine et les clameurs des marchands ambulants.

Un monde plus qu'humain, où rien qui ne ressemble à un arbre ou à un animal ne paraît. Un univers à la gloire de l'homme, où rien qui n'est pas de son oeuvre n'existe, rien qui n'exulte son génie créateur. Ordre et désordre. Je me mis inconsciemment à me questionner à voix haute sur cette absence des autres règnes vivant sur la planète.

-Les bêtes, siffla la serveuse qui prenait mes soupirs pour des questions, mais voyons, elles sont partout! Les plantes, les insectes, les oiseaux et même les pierres qui ont supposément leur vie, elles nous entourent de toutes parts!

-Ah ouais, balbutiai-je...Et où ça?

-Bien c'est pas sorcier. Avec quoi tu penses que c'est fait ça? dit-elle en frappant le comptoir de ses jointures. En bois, c'est fait. Et ma robe, c'est tissé de fibres de fleurs dont le nom m'échappe. Ce foulard, dans mes cheveux, c'est de la sécrétion de chenille orientale teinte au jus de fruits exotiques. Mon parfum vient des glandes d'une petite bête sauvage et a été testé sur des lapins aussi vivants que toi et moi.

Et dans ces pots, continua-t-elle en désignant les flacons alignés derrière elle, la moitié des produits ont une origine organique. Pistils de fleurs d'Orion, pédoncules de mastiffs d'Athènes V, poudre de corne de rhinocéros tendre d'Abraxas, pieds d'éléphants nains, philtre de gomme d'Antarès et décoction de musaraigne sèche d'Alpha Centauri.

Je regardai ma bière d'un oeil suspect.

-Tu vois le vendeur de chaussures, enchaîna-t-elle en pointant du menton un étalage grotesque érigé à quelques pas. Rien que des pompes en peau d'orillon ou de lézard feutré, des bottes en cuir de buffle géant ou des souliers en fine pelure de daim hydrophile!...

Et si tu veux voir de vraies bêtes, avant transformation, descends jeter un coup d'oeil aux étages d'élevage.

Crois-moi, de ta vie t'auras jamais vu tant de bestioles alignées devant toi. Des poussins piaillant, des porcs cordés comme des saucisses à perte de vue, des aquariums terribles où grouillent des choses qui n'existent même plus dans la nature!... Cherche pas une poule à l'extérieur, il n'y en a plus. Va au deux cent troisième, on ne sait plus où les mettre. Tiens, tu vois cet hôtel minable, de l'autre côté du parc, là-bas? C'est l'Eldorado.

Je levai un regard atterré dans cette direction. Le parc en question, fosse de béton garnie d'un bronze noir charbon à l'effigie d'un dictateur d'opérette, cachait à demi une longue vitrine où s'alignaient des lettres géantes: Hôtel Eldorado. Des filles et des militaires y allaient et venaient par petits groupes.

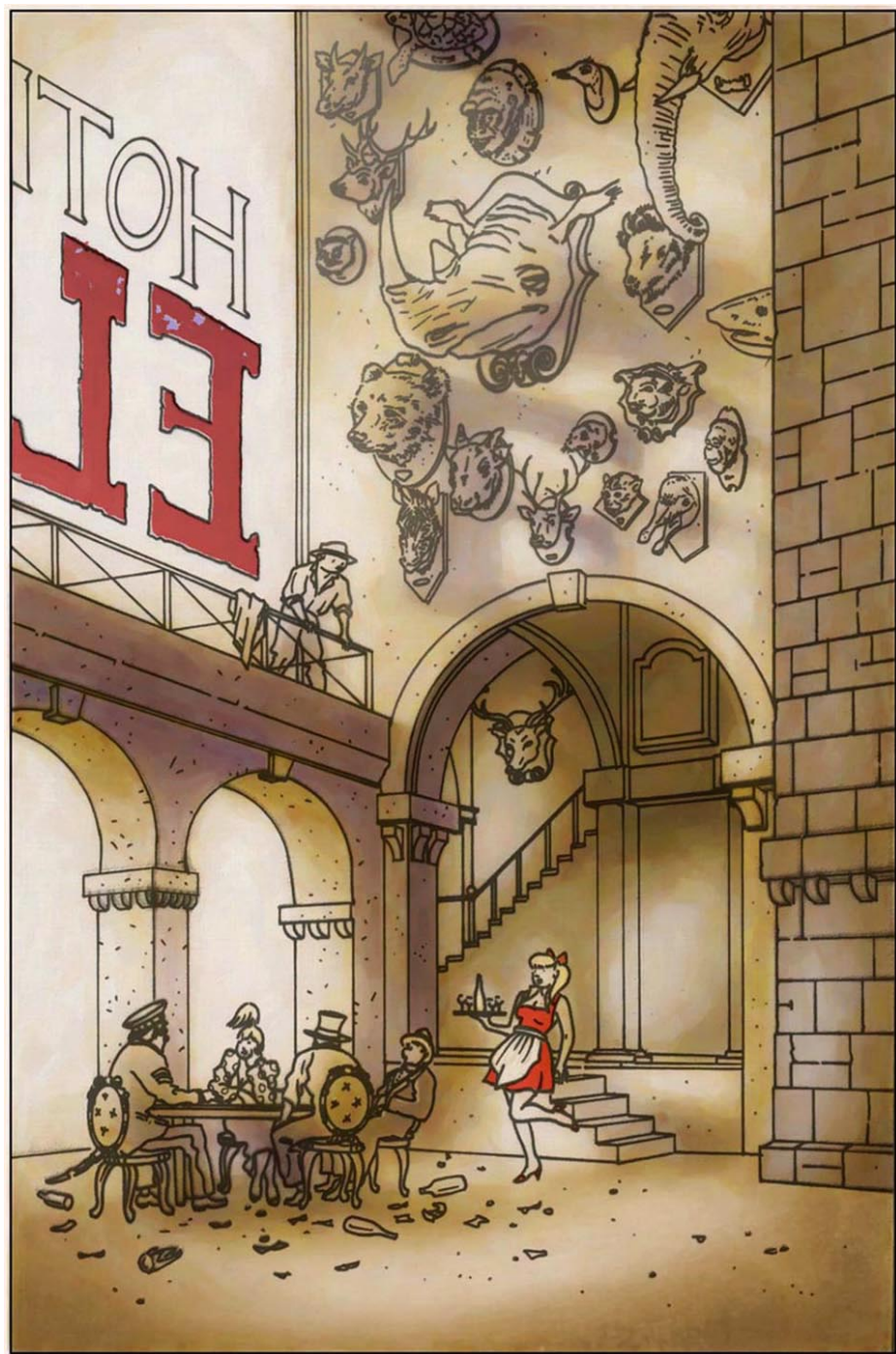
-C'est classé pour militaires et professionnels, reprit ma serveuse. Faut avoir le bon numéro, tu comprends? fit-elle en tournant son poignet garni de breloques devant mes yeux.

- Eh bien au menu de cet hôtel, ils servent des plats préparés à base d'espèces menacées ou en voie de disparaître...Caviar de bélugas, potage de tortue de mer, brouet de morse, oeufs de condor, filets d'auroch, cervelle de gorille, steak de panthère, de léopard des neiges, et toutes sortes de trucs vraiment pas croyables... Ce n'est pas fabuleux qu'on arrive à les

maintenir en vie malgré les dangers d'extinction qui les menacent?

Je ne sais pas si ce sont les discours de cette grande gueule ou bien la bière chinoise qui me portait à l'affaissement, mais c'est avec la cervelle en plomb que je m'arrachai à son comptoir. Je me dis que le moment était opportun de tester ma faculté de passer toutes les portes grâce à mon poignet vierge et tentai ma chance à l'Eldorado. Un autre se serait écrasé le nez contre un champ magnétique, moi je franchis ce portique comme une première communiante.

Je me faufilai discrètement jusqu'à un escalier de service mal éclairé menant à une mezzanine déserte et surplombant les alcôves où ripaillaient gradés et femmes au rire facile.



VII

Tergiversation! s'écria une voix sous la passerelle.
-Pardon? en répondit une autre. Allait-il être capable de répéter un mot pareil une seconde fois?

-Cessez de tourner autour du pot! répliqua la première voix. Allez-vous nous dire ce qui s'est passé à l'étage des fonderies? -Chut! Arrêtez de crier, tout le monde peut vous entendre! fit la seconde voix dans un râlement.

Ma curiosité piquée, je demeurai au-dessus de leur table, en espérant que le degré d'alcool dans leur sang amenuisait leur vigilance et donc qu'ils ignoreraient ma subtile présence. Il y avait là trois hommes, dont un militaire, et aussi une jeune femme, tous passablement éméchés.

-Vous savez, commença le soudard en chuchotant grotesquement, que l'étage des raffineries se trouve juste au-dessous de celle des fonderies. Et c'est là que le précieux Solium, pompé directement sous l'édifice est transformé en carburant... Eh bien imaginez qu'une révolte ouvrière paralyse les raffineries...

-Mais voyons, c'est absurde! Ceux qui travaillent là-bas ont la cervelle brûlée par les émanations, il ne leur viendrait jamais l'idée de trahir notre gouvernement, de trahir Muller!

Celui qui venait de s'exprimer devait appartenir au fonctionariat du régime. Il parlait en son nom comme en celui de ses chefs, avec une servilité naïve. Il ne cessait de tirer sur sa barbiche curieusement effilée en deux pointes.

-Les ouvriers se sont insurgés dans un quartier des fonderies, conduits par un certain Vitek.

-Mais c'est une trahison!

-Pas si fort, voyons! Ce gars-là a organisé secrètement la rébellion. Il proclame qu'il va libérer les esclaves des griffes de Muller et instaurer un nouveau gouvernement.

-Ce que vous êtes ennuyeux, gémit la pauvre fille qui partageait leur tablée. Je vous jure que pour des gradés, vous ne battez pas le simple soldat en rigolade.

-Petite sotte, murmura le diplomate entre ses lèvres pincées.

-Non, non...Elle a parfaitement raison, dit le militaire en remplissant les verres et en balançant la bouteille vide par-dessus son épaule. L'homme à la barbiche écarquilla des yeux ronds comme des bouchons. Le gradé se pencha sur la fille, le képi sur la nuque et le nez piquant dans un corsage rondouillard.

-Amusons nous, ma belle, rions au lieu de prendre au sérieux de petits problèmes sans importance. Profite de ton verre maintenant parce que demain, si on ferme les yeux, on sera tous enchaînés aux machines du premier quartier!

-Mais il faut faire quelque chose! s'écria l'autre, comme émergeant d'un rêve, alors que la jeune femme repoussait d'un geste dédaigneux le soldat et son haleine corrosive.

-Ce Vitek, reprit calmement le militaire, a été rejoint par l'usine chimique, soit trois mille hommes, plus les métallos, les usines de plastique et quelques autres étages, tous situés au-dessus du sien. Son plan est simple: constituer une armée et prendre l'étage des raffineries de Solium afin d'ébranler Muller.

-C'est une révolution! éructa le diplomate au bord de la crise de nerf.

-Après cela, ils avanceront comme un mur en gravissant les paliers un à un, jusqu'en haut.

-C'est impossible, inimaginable! Pourquoi n'a-t-on pas étouffé dans l'oeuf les projets de ce mégalomane? Pourquoi lui avoir permis de gagner en puissance et en nombre, au risque de créer un conflit généralisé? Cela aurait été facile... Le trouffion l'arrêta dans sa lancée, lui tapotant l'épaule d'une main.

-Politicaillerie, tout ça, lui chuchota-t-il. Je crois que là-haut, on veut profiter du complot pour éliminer quelques grosses légumes des raffineries qui commencent à prendre trop de pouvoir personnel. Ces types-là sont aussi dangereux que les insurgés.

-Qu'est-ce que vous allez chercher là?

-Magouille politique. Les dégâts seront plus gros, mais après, la place sera nette...Vous êtes trop minables dans votre petit sous-ministère pour vous apercevoir de quoi que ce soit. Nous recevons les ordres directement d'en haut. Déjà, on a coupé l'électricité sur les étages-usines, condamné les escaliers et les ascenseurs. Il ne leur sera pas facile de traverser les cent étages d'entrepôts et de stock de provisions qui les surplombent pour atteindre les premiers bureaux. Et si jamais ils songent à retraiter sous les raffineries, ce sont les prisons qu'ils trouveront. Et dieu sait que leurs murs sont infranchissables!

Sur mon perchoir, je ne perdais pas un mot de leur conversation. Moi qui avais traversé quatre cent cinquante étages haut la main, je ricanais bien intérieurement. Je me sentais homme invisible, passe-muraille, feu-follet allant et venant où il lui plaît dans cette grande cage pour aliénés. J'étais un étranger à leur monde, un de l'extérieur jouant à espionner les grands, comme un gamin, en leur collant des pieds de nez.

Le fonctionnaire poussa sur un ton appelant la confiance:

-Et ensuite, quel est son plan?

-Muller espère régler cette affaire en douceur, il ne veut pas se tacher les mains de sang. Nous devons nous glisser secrètement parmi les ouvriers et éliminer le cerveau de la révolte, ce Vitek. Le reste est un jeu d'enfant. Sans leur chef, ces idiots ne seront plus capables de rien. Du bétail, c'est.

S'approchant de l'oreille de son interlocuteur, il lui souffla, tout en désignant le troisième type qui n'avait d'ailleurs rien dit depuis le début:

-C'est un secret, mais ce gars que j'escorte aujourd'hui est un spécialiste en poisons chargé de trouver par quel moyen on va se débarrasser du meneur.

-Il dort, complètement assommé par le sérum de belladone. Il me semble qu'à votre place, je ne lui ferais pas confiance. Regardez un peu son air abruti.

-Eh oui, notre destin est entre ses mains...

-Je ne lui en veux pas de s'endormir, fit la fille en réprimant un bâillement. Et elle s'étira langoureusement, relevant ses bras de chaque côté de sa chevelure en se cambrant.

Elle rejeta la tête en arrière, et ses petits yeux bleus rencontrèrent les miens. Elle poussa un petit cri de surprise, presque amusé. L'homme invisible que j'étais venait de recevoir une douche de peinture blanche, mettant sa silhouette bien en évidence. Les autres levèrent sur moi des visages en feu.

Laissant là mon ombre, je dévalai la passerelle, filant au-dessus des alcôves privées et des tables communes. Suivirent des bruits de chaises que l'on renverse, des cris

d'hommes aux abois et des bris de verre. J'étais l'animal piégé en territoire hostile, je dévorais les paliers et les couloirs dans une course folle. Puis j'atterris dans le hall de l'entrée principale.

J'entrepris, en freinant, une longue glissade incontrôlée qui me mena sous le porche d'accès. Un voyant rouge trépignait au-dessus de la porte, quelqu'un avait dû tirer une alarme verrouillant d'un champ magnétique le passage à toute tentative. De fait, un soldat dégingandé à l'uniforme trop ample franchit à ce moment l'entrée de l'hôtel. Comme avec un claquement de fouet percutant, le champ de force le projeta en arrière tel un pantin désarticulé. Moi, continuant ma glissade, je le croisai triomphalement, faisant fi de toutes ces sécurités. La rue, la lumière du jour artificielle, la foule, m'accueillirent comme un torrent turbulent. Je jouai des coudes pour ouvrir une brèche dans le flot humain; déjà des voix retentissaient derrière moi. Je gagnai une ruelle obscure, dégringolai de petites marches bringuebalantes qui descendaient vers d'autres ruelles. Je volai devant ces murs qui défilaient, sous ces plafonds qui se déroulaient avec leurs placards publicitaires, leur lumière incandescente, mes poursuivants sur les talons. Je forçai l'allure, pris des allées tortueuses et des escaliers crasseux pour aboutir dans une salle poussiéreuse remplie de machines vrombissantes et de conduits cylindriques. Là, je pus me faufiler entre quelques tuyaux et regarder les types passer en coup de vent.



VIII

O hisver Muller avait fait installer, pour ceux qui y avaient droit, un ascenseur permettant de passer d'un étage à un autre de cette tour de Babel. Dans la cage de l'ascenseur, un mur était couvert de boutons de commandes, ce qui était très spectaculaire. J'en pressai un qui portait une flèche pointée vers le haut. Aussitôt, la cabine fila comme une fusée et mon poids m'écrasa au sol. Quelques secondes plus tard, mon estomac se comprima sous mes poumons et mes yeux faillirent s'éjecter de leur orbite, alors que l'appareil effectuait un arrêt fulgurant. Je m'extirpai en titubant de cet engin trop performant pour déboucher sur un vaste passage où s'étaient des lumières bigarrées et où s'alignaient des deux côtés, des vitrines éblouissantes.

A quel étage étais-je monté cette fois-ci? Le paysage urbain semblait plus propre que celui que je venais de quitter et sa faune, composée de flâneurs, mains dans les poches, moins interlope.

Je déambulai longtemps, m'étourdissant devant ces vitrines bariolées regorgeant de denrées étranges. Des haut-parleurs disséminés un peu partout répandaient un concerto de voix clamant des produits hétéroclites et des opportunités d'affaires soi-disant alléchantes. J'étais comme dans un rêve où les signes et les objets eux-mêmes m'étaient incompréhensibles.

Après quelques temps, je me rendis compte que je repassais une nouvelle fois devant les mêmes boutiques. Je tournais en rond, probablement sur un boulevard ceinturant tout le centre de l'étage. Au plafond, de grandes vasques de verre dépoli répandaient une lumière douce et ambrée qui permettait aux néons des grands magasins de faire valoir leur éclat.

Je m'attardai sur un étalage de cristaux et de pierreries fabuleuses.

C'est alors que je compris! C'étaient des marchandises de l'espace! Toutes ces denrées, ces boîtes aux formes et aux inscriptions bizarres, ces vêtements extravagants et ces amoncellements de bidules incongrus étaient les fruits d'importations de mondes lointains et mystérieux. On pouvait lire des présentations comme: Quartz de Fomalhaut, de la constellation du Poisson Astral; favorise l'écriture inspirée et la pousse des cheveux ou bien Kunzite d'Arcturus pour accroître votre intuition, votre clairvoyance et vos chances de gagner à la loterie.

Profitant sans doute du fait que j'avais stabilisé ma position en face de sa vitrine, la voix de son propriétaire commença à me haranguer par micro interposé. Aussitôt, je me défilai vers d'autres boutiques où, à chaque fois, une annonce m'accueillait en déboulant des haut-parleurs.

Je me glissai entre deux murs vers le centre de l'étage par une ruelle déserte.

Subitement, tout devint noir autour de moi. Les grands luminaires du plafond s'éteignirent d'un coup, faisant tomber les ténèbres comme une terrible et implacable guillotine. L'espace d'un instant, je crus à une catastrophe, à un sabotage de l'usine électrique par les insurgés du premier niveau, plongeant l'édifice dans la noirceur d'une nuit interminable.

Je m'imaginai toutes les horreurs et les monstruosité libérées par une panne dans la grande ruche lorsque je pus discerner à chaque bout de la ruelle des lueurs colorées. Me précipitant vers ces lumières, je compris que la nuit avait succédé au jour dans Mullertown.

Constituant un monde en soi, la Maison aux mille étages connaissait la clarté et la noirceur alternativement indépendamment du reste de la planète. Le grand Muller lui-même pouvait en décider la durée selon son caprice.

Des lettres d'un blanc flamboyant flottaient autour d'une énorme sphère suspendue au centre de la place:

COSMOS

Juste en-dessous scintillait un pavillon transparent aux lignes épurées autour duquel couraient des inscriptions lumineuses.

M'approchant de ce complexe rutilant, je pus lire: Vacances de rêve sur Aldébaran - Vivez un conte de fée dans les massifs de tourmaline -Devenez immortel sur l'étoile d'Antarès -Un séjour dans la couronne boréale - réalisez vos fantasmes les plus fous... Et cela se déroulait interminablement. Je me hasardai prudemment à l'intérieur de l'édifice, me mêlant aux badauds qui consultaient les tableaux de départ ou déambulaient vers les points d'information de cette curieuse agence. Les murs de l'espace principal étaient couverts de cartes astrales, de tableaux graphiques représentant de lointaines galaxies, des nébuleuses et des constellations, les courbes des trajectoires de soleils et de leurs satellites.

Un pan complet était consacré aux représentations de paysages fantastiques aux végétations exubérantes et aux couleurs fabuleuses. Des jungles luxuriantes aux pics rocheux vertigineux aux océans de jade: une orgie de formes et d'atmosphères s'étalait du plancher au plafond. Je m'y attardai, hypnotisé par ces paysages d'outre-monde.

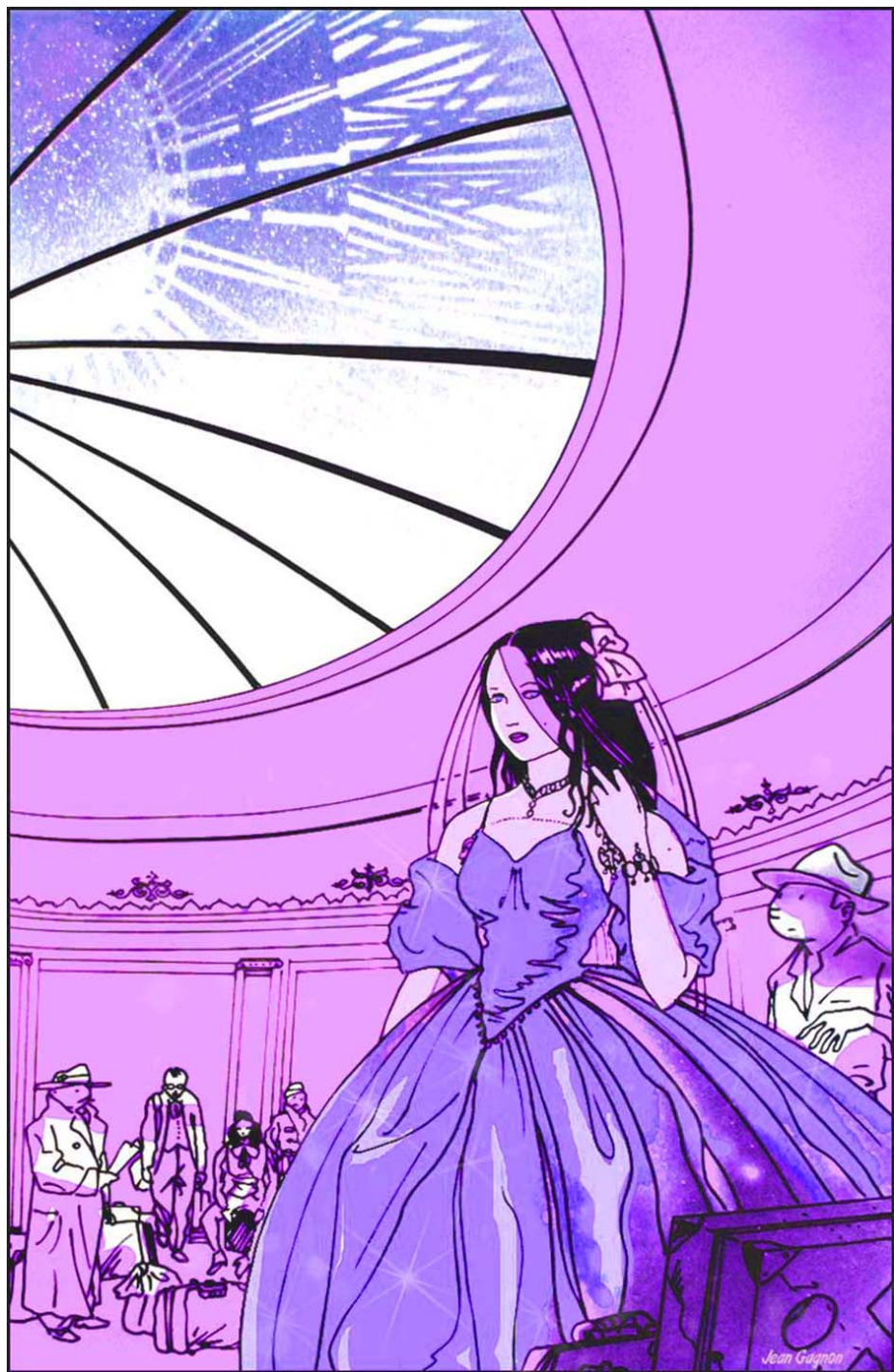
Soudain, crevant cet espace barbouillé et hallucinant, une image me figea sur place. Au milieu de cet amalgame de couleurs et de textures, il y avait un espace de repos, une scène immobile. Ce fut comme un baume sur mon cerveau surexcité; c'était un coin de la terre.

De gros arbres aux nuances douces comme une caresse se penchaient sur un étang sombre et apaisant.

Au fond, se reflétait un vieux bâtiment, un moulin avec son aube à demi immergée dans la rivière. Une lumière dorée et magique baignait cette apparition inattendue.

Puis, ce fut comme si une brèche lumineuse s'ouvrait dans une partie endormie de ma conscience; ce paysage ne m'était pas inconnu! Il y a très longtemps, il me semblait, je m'abreuvais de cette scène champêtre, l'odeur de l'eau, une brindille entre le pouce et l'index, le bruissement des feuilles. Mais quand? Et qui étais-je à ce moment-là? Quelque part dans mon cerveau reposait l'étang et le vieux moulin, mais où était-ce réellement?

Sous l'image une inscription expliquait: «Scène de campagne de la colonie hollandaise de Mimosa dans la constellation du Centaure.» Durant un instant, je chancelai et l'image se brouilla. Qu'y avait-il de réel dans tout cela?...Néanmoins, toutes les portes de Mullertown m'étaient ouvertes, je découvrais bien où est l'illusion et où se cache la vérité.



IX

West-Wester représentait l'apogée du marché des paradis artificiels, Cosmos celui des jadis inaccessibles royaumes intersidéraux.

Songeur, je ne me lassais pas de regarder les paysages grandioses qui s'épalaient sur tout le grand mur de l'agence de voyage.

Dans le feuillage sombre et spongieux du buisson d'une image, apparut une silhouette qui avait déjà visité un de mes rêves, sous l'apparence d'une femme-papillon, dans les catacombes.

L'apparition se déplaça et je compris que c'était son reflet dans le verre du cadre qui me fascinait depuis un instant. Je fis demi-tour pour voir mon ange nocturne s'éloigner sans bruit vers les grands guichets vitrés.

C'était bien elle qui avait croisé mes songes, mais ici, en chair et en os, dans une immense robe de satin, et flottant sur une lame de voiles froncées. Une grosse valise roulait près d'elle. Je la suivis, sidéré. Elle se plaça derrière quelques voyageurs en ligne.

Le premier, une sorte de vieux clochard à la voix éraillée, s'adressait depuis un temps au guichetier. Celui-ci, apparemment à bout de patience, trancha dans le discours de l'autre:

-Je ne veux pas connaître votre vie, mon vieux. Vous n'avez pas assez d'argent pour aller sur Bételgeuse!...

-J'aurais pu être un second Muller, plus riche que tu ne le rêveras jamais, pauvre innocent! Je possédais un empire, de la Nouvelle-Zélande à Sydney, je pouvais contempler la grande

barrière de corail pour moi tout seul, en croisière avec trois cent beautés à mes genoux!

-Écoute, je ne sais pas comment tu as pu t'évader de ton tripot de West-Wester et quitter le fond de ton verre.

L'autre assena un violent coup de poing sur le comptoir, faisant lever un nuage de poussière de son gant taché.

-Tu me donnes un billet pour Bétel ou bien je te traîne jusqu'à Gédonie par la peau du cou! Tu vois? Et là, il lui braque son poignet sous le nez, dévoilant le numéro gravé dans sa chair. Un trois chiffre! Celui des rois, des empereurs, des princes!...

-Ça ne prouve rien! Donne-moi plutôt le numéro de ton tailleur, pauv'cloche!

Le vieux extirpa une liasse de mulldors des poches de son pardessus, faisant pendre les doublures comme deux langues noircies.

-Où je peux aller avec ça? fit-il rageusement en balançant le tout devant le préposé. C'est tout ce que Muller m'a laissé, continua-t-il. J'ai osé me mesurer à son ambition et j'ai récolté la ruine. Mais dans sa clémence et son infinie générosité, il a daigné permettre que je me refasse...sur une autre terre.

Alors laissez-moi me rendre sur Bételgeuse, il paraît qu'on peut devenir un second Muller, si on possède certains talents.

Le ton de sa voix devenait plus doux, presque implorant. L'autre saisit les mulldors, les compta distraitement puis conclut:

-Tu n'es pas au marché de poissons du quatrième niveau, ici on ne marchande pas. Tu as tout juste de quoi te rendre jusqu'à Véga et c'est une affaire. C'est à prendre ou à laisser.

-Et qu'est-ce qu'on y trafique sur cette planète, on peut y faire fortune? demanda l'autre dans un étranglement.

L'employé soupira, puis sur un ton récitatif:

-Planète agricole de type néocolonial, indigènes pacifiques et dotés d'une masse musculaire imposante. Pas de grande ville, quelques communes. Culture -et là il cligne de l'œil- de légumes géants, très prisés sur tous les marchés de la périphérie galactique. Possibilité de commerce lucratif. Une mine d'or, quoi!

Puis, poussant un billet coloré dans la main du bonhomme, il l'invita à quitter le guichet. Au suivant!

Le vieux ramassa un sac de guenilles à ses pieds et le traîna jusqu'à l'entrée magnétique baignée de lumière à notre droite. Une grande fille pâle prit sa place devant le comptoir. Doucement, elle expliqua au préposé vouloir se rendre sur une planète dont le nom étrange ne fut qu'une pirouette à mon oreille.

Ses mains gracieuses se joignaient sur sa poitrine comme dans une prière, alors qu'elle déplorait sa piètre existence à Mullertown. Monde trop dur pour sa frêle carapace, absence de poésie et d'esprit chevaleresque. Elle rêvait d'une existence romantique, où le dialogue et la compassion seraient choses du possible et où l'expression de nobles sentiments serait réalité.

Le caissier la dévisagea comme un animal curieux puis lui planta un ticket entre les doigts.

-Rêvez, ma jolie, dit-il alors que le visage de la fille s'illuminait. Rêvez, mais n'oubliez pas de vous attacher à votre lit la nuit.

Elle s'éloigna en levant un sourcil inquisiteur, puis disparut en flottant dans la lumière du portail menant au quai d'embarquement. Le type du guichet jeta un oeil sur les clients en attente. Je me dérobai à son regard derrière mon inconnue drapée dans ses voiles de deuil.

Je me trouvais tout petit face à cette montagne de dentelles, ce flot d'étoffes légères et parfumées inhibant sa silhouette. Devina-t-elle l'importun qui se blottissait impunément dans les bouffants de sa jupe, elle tourna la tête et me troua d'un regard bleu comme le ciel lorsque la nuit tombe.

-Madame? s'enquit le préposé à son attention.

-Mademoiselle, fit-elle sèchement en déposant son passeport et quelques mulldors devant le type.

-Destination?

-DeFoe, répondit-elle sans plus.

-Je dois voir votre visage, c'est le règlement. Veuillez lever ce voile, je vous prie

-Je ne peux pas, ma religion l'interdit, balbutia-t-elle. L'autre insista, menaçant de lui refuser son passage et doutant de l'authenticité de ses papiers. Exaspérée, la jeune femme se défit du collier qui paraît son corsage et le plaqua sur le comptoir.

-Oh! fit-il en affichant une expression de feinte admiration avant de saisir le précieux objet pour mieux l'examiner.

-Savez-vous, commença-t-il, qu'un mandat d'arrêt est émis contre vous, princesse Tamara? On vous cherche dans toute la Maison pour avoir fugué. Ce passeport est faux, et votre collier vous trahit. J'ai le signalement de vos fameux bijoux sur une fiche policière. Elle eut un brusque mouvement de recul, m'enfonçant un de ses talons hauts dans le gros orteil. Je poussai un cri de douleur alors que, perdant l'équilibre, la princesse s'affalait. Je la retins sous les bras avant qu'elle ne m'écrase davantage. Un effluve musqué inonda mon système respiratoire provoquant un court instant de béatitude.

Elle reprit ses distances sans seulement m'adresser un regard, arracha ses boucles d'oreilles et les présenta avec insistance au guichetier.

Après quelques pourparlers enflammés, elle put obtenir un billet pour une lointaine étoile, peuplée d'indigènes lilliputiens. Avant qu'elle ne parvienne à la fatidique porte magnétique, je me fis un devoir d'interrompre sa trajectoire.

-Princesse, me risquai-je. Ne partez pas.

-Qui êtes-vous, à la fin? me lança-t-elle, faisant volte-face, son voile se soulevant sous son souffle. Pour qui travaillez-vous?

-N'allez pas sur cette étoile de nains, ce serait un gâchis terrible. Ne passez même pas cette porte...

Elle me foudroya des yeux et exhiba son ticket coloré.

-Vous voyez ce billet? C'est ma liberté! Je vais enfin quitter cet endroit terrible et me rendre aussi loin que possible, même si je dois traverser tout l'univers dans un congélateur et vivre avec des lutins! Pourvu que je sois ailleurs!

Sur ce, elle m'écarta de son chemin d'un coup de mallette et s'engouffra dans l'ouverture lumineuse qui émit un léger grésillement. Entêté, je la suivis de l'autre côté de ce rideau magnétique. Un interminable corridor blanc s'allongeait devant nous. Tamara forçait l'allure, envoyant sa large toilette valser d'un mur à l'autre. Je courus pour la rattraper. La surprise s'inscrivit sur son visage, stupéfaite de me voir franchir le portail sans utiliser de billet magnétique.

-Mais que voulez-vous? M'arrêter?

-Au contraire, la rassurai-je. Je suis ici pour vous aider, croyez-moi. J'ai rêvé de vous, la nuit dernière.

Elle reprit obstinément son chemin.

D'autres voyageurs venaient de franchir le portail derrière nous. Je demeurai à sa hauteur.

-Écoutez, lui dis-je, j'ai un pressentiment. Qui me fait croire que tout cela est une horrible escroquerie. Une mauvaise blague.

-Vous ne pouvez pas si bien dire, murmura-t-elle entre les dents, se dirigeant vers une ouverture portant un numéro. Plusieurs de ces portes s'annonçaient ainsi le long du corridor que nous suivions. Un autre grésillement crépita à notre passage.

-Vous ne pourrez plus revenir en arrière, les barrières magnétiques sont probablement à sens unique, l'informai-je.

-Tant mieux, dit-elle.

Un autre petit couloir, et nous débouchâmes dans une rotonde aux murs nus et tristes, au plafond orné d'une vasque de verre jauni sans doute par la fumée des cigares des voya-

geurs. Un groupe d'individus attendait, assis sur leurs valises ou bien patientant debout .

-Je n'imaginai pas cela ainsi, commenta une vieille dame en scrutant la salle. Ils auraient pu au moins installer des sièges!

-Ils n'ont pas forcé sur la décoration, fit une autre.

Un jeune dandy soigneusement vêtu consultait sa montre à tout bout de champ.

Il y eut un mouvement devant la porte d'embarquement. Le silence s'installa alors qu'une file de gardes aux visages de glace et aux mains gantées de cuir noir coula dans la salle en longeant les murs courbes.

Apparurent deux individus: un gros aristocrate arborant un melon noir au-dessus d'une gueule de gorille instruit, et un petit militaire à barbiche paradant d'énormes épaulettes dorées. Celui-ci s'arrêta sec en claquant des talons. À sa main, une cravache battait son mollet et l'écho produit dans la salle percutait les tympanes des voyageurs. Ils se demandaient bien à quelle formalité, cette fois-ci, il leur fallait se plier. Les gardes en noir encerclaient lentement le groupe tandis que les deux nouveaux arrivants le scrutaient de long en large. La princesse serra mon bras; une petite lampe rouge trépignait dans mon cerveau et criait danger!

Je me penchai à son oreille. Ce que je lui demandai l'absourdit mais j'insistai, lui rétorquant que c'était la seule façon dont je pourrais l'aider à se tirer d'une situation qui n'allait pas tarder à s'envenimer.



X

Nous observant de ses petits yeux pisseux, le gradé à la barbiche tordit ses lèvres en un rictus empreint de dégoût. Sa voix nasillarde creva le silence.

-Quel ramassis de déchets inutilisables! Quel gâchis d'énergie dont voilà la preuve irréfutable. Des lâches, des ventres mous, des fuyards sans scrupule ni reconnaissance pour notre grand Muller!

Un passager, un long type avec un grand manteau d'étoffe artisanale, émit, outragé, un commentaire à l'adresse de ces trouble-fête. Aussitôt, un des gardes noirs le plia en trois et le laissa choir sur le carrelage de tuiles grises. Le gorille au melon consulta un registre puis lut :

-Bjorn Berg. Prédicateur de l'église ressuscitée. Soupçonné d'indécence à l'endroit de mineurs, demandé sa mutation sur une autre galaxie par le trou noir NG 400.

-Quel misérable satire, fit la barbiche. Un signe muet à l'un de ses sbires et le prêcheur fut privé de son manteau. Son grand corps sec et nu gît sur le sol dur et froid.

Un sanglot monta de la troupe humiliée. C'était une grande fille dont le rêve d'évasion s'étranglait lamentablement. Le gros aristocrate à la gueule simiesque la balaya d'un oeil lubrique.

-Celle-là est parfaite pour Madame Belle.

-Un peu trop décharnée, murmura le militaire, impitoyable. Je l'enverrai au balai, troisième niveau.

-Oh non, laissez-moi cette jeune fleur, colonel. Une fois dressée et engraisée, elle fera belle parure à l'inventaire d'un lupanar de luxe.

-Bon, si vous tenez à gaspiller votre temps! Mais tout le reste est bon pour le four! Il n'y a là que vieilles loques sans viande.

Du bout de sa cravache, il releva quelques mentons, inspecta dédaigneusement quelques visages, coupant d'une démarche nonchalante le groupe en deux.

-Ceux-là: aux mines, siffla-t-il en désignant le dandy et son ami maintenant pâles d'effroi. Le milliardaire déchu, qui rêvait déjà d'un empire lucratif sur une autre terre, vint interrompre l'inspection.

-Qu'est-ce que tout cela signifie? De quel droit osez-vous malmenier les honnêtes gens et monter une farce aussi scandaleuse?

Le colonel jaugea brièvement ce nouvel intervenant, puis jeta sèchement:

-Aux fonderies!

-Vous avez oublié les troubles à cet étage, intervint son comparse .

-C'est vrai, alors au four l'arrogant personnage!

Il prononça cela distraitement car déjà son attention était subjuguée par ce qui s'offrait à ses yeux. Au bout de l'allée qui brisait le groupe, lui faisait face Tamara dans toute sa dignité et sa splendeur.

-Princesse Tamara! éclata-t-il en se précipitant vers elle comme un galant empressé d'inviter une belle pour une danse. Il se fit tout miel, ses paupières papillotant, ses lèvres susurant -Chère amie, quel fâcheux malentendu...

La princesse, figée sur place, masquait son désarroi sous ses voiles de tulle noir. L'aristocrate vint se placer derrière son minuscule et terrible compère, aux premières loges du spectacle. Les soldats jusqu'ici impassibles, obéissant à un geste de leur chef, firent place nette en évacuant les voyageurs à coups de triques et de poussées énergiques.

Il ne demeura dans la grande rotonde, que les deux tortionnaires, la princesse et les valises abandonnées qui jonchaient le sol comme autant de monuments d'un lugubre cimetière.

-Princesse, on vous cherche par tous les étages, fous d'inquiétude! Votre fiancé croit à un enlèvement et attend la demande de rançon en se tordant les mains! Expliquez-moi cette fantaisie qui vous a prise!

-C'est à vous de m'expliquer à quoi vous vous livrez ici, colonel, lança Tamara en durcissant le ton pour masquer sa détresse. Qu'advient-il de tous ces voyageurs qui ont grassement payé leur billet et qui ne partent pas?

-Bah, ce n'est que recyclage anodin, fit bonnement le gradé en se balançant d'un pied à l'autre, les mains derrière le dos. Nous prenons des éléments défectueux, des fuyards, des égarés et nous réorientons leurs énergies pour le plus grand profit de la collectivité. Les voyages interstellaires sont périlleux et la plupart du temps réservés au commerce et aux échanges entre les mondes. On ne peut s'embarrasser de marchandises inutiles.

Maintenant, si vous voulez bien me suivre...

Sur ce, il désigna de sa cravache une ouverture nouvelle dans le grand mur de la pièce.

-C'est scandaleux et horrible, j'en référerai en haut lieu, poussa-t-elle entre ses mâchoires crispées.

Le gorille au melon se porta volontaire pour aller annoncer la nouvelle de leur découverte.

-Non, attendez cher ami, lui glissa le colonel en plissant les yeux malicieusement. Il me semble que l'on pourrait tirer avantageusement parti de cette situation, si vous voyez ce que je veux dire...

L'autre sursauta.

-Vous êtes fou? De quelle manière croyez-vous pouvoir abuser le grand Muller? Il voit tout, entend tout; il est probablement déjà au courant de notre aventure!

-Pensez-vous...fit l'abject gradé en lui plaçant un sourire rassurant. Je suggère avant tout que vous alliez de l'avant pour nous ménager une sortie sans témoin ni surprise.

Nous pourrions prendre l'ascenseur de service jusqu'à mes quartiers. N'est-ce pas? Il appuya ces derniers mots d'un claquement de cravache contre sa botte bien astiquée.

Aussitôt que le gros aristocrate, mal assuré, eut franchi la sortie, je surgis de dessous les robes de Tamara comme un diable d'une boîte, ne pouvant me contenir davantage. Ses jupes m'avaient offert un refuge épatant, spacieux, parfumé et tout lors de cette crise, je m'y étais blotti comme un ours au fond de sa grotte. Mais ne pouvant souffrir plus longtemps situation aussi dégradante que celle qui se déroulait à l'extérieur de ma hutte, je me précipitai au-dehors pour sauter à la gorge de l'infâme trouffion.

L'effet de surprise fit tout le travail. Le colonel n'eut pas le loisir de comprendre mon intervention: il se retrouva bâillonné et cadennassé à l'intérieur d'une grosse malle laissée par un des malheureux voyageurs.

-Vous êtes cinglé, cria presque la princesse. Comment allons-nous sortir d'ici maintenant? Lui seul pouvait avoir droit de passage!

Ne trouvant pas de mot pour la rassurer, je pris sa main et l'entraînai vers le portail ouvert. Que nous franchîmes sans difficulté. Puis ainsi de suite pour toutes les autres sécurités.

-Qui êtes-vous? ne cessait-elle de me demander. Si moi-même j'avais pu le savoir.

Finalement, on put souffler bien à l'abri des quatre murs de l'ascenseur de service. Nous n'avions pas croisé âme qui vive sur notre chemin, ni l'homme au melon ni autre tortionnaire de la sorte.

-Où puis-je vous conduire pour que vous soyez totalement en sécurité, lui demandai-je? Après un court instant, elle répondit:

-Chez moi.

Quelques minutes plus tard, nous gagnions l'étage des petits palais et de la haute finance, quartier aristocratique garni de jardins étranges et artificiels et de luxueuses demeures aux structures sensuelles et raffinées. Il faisait toujours nuit dans la Maison et de beaux lampadaires baignaient les allées d'une douce lumière. Les grandes artères blanches qui sillonnaient tout l'étage portaient des noms de femmes. Ici le boulevard Imma Tchoulkov, là les avenues Minnie De Cali et Juliette De Warsawa, toutes, selon la princesse, d'anciennes amantes du roi Muller.

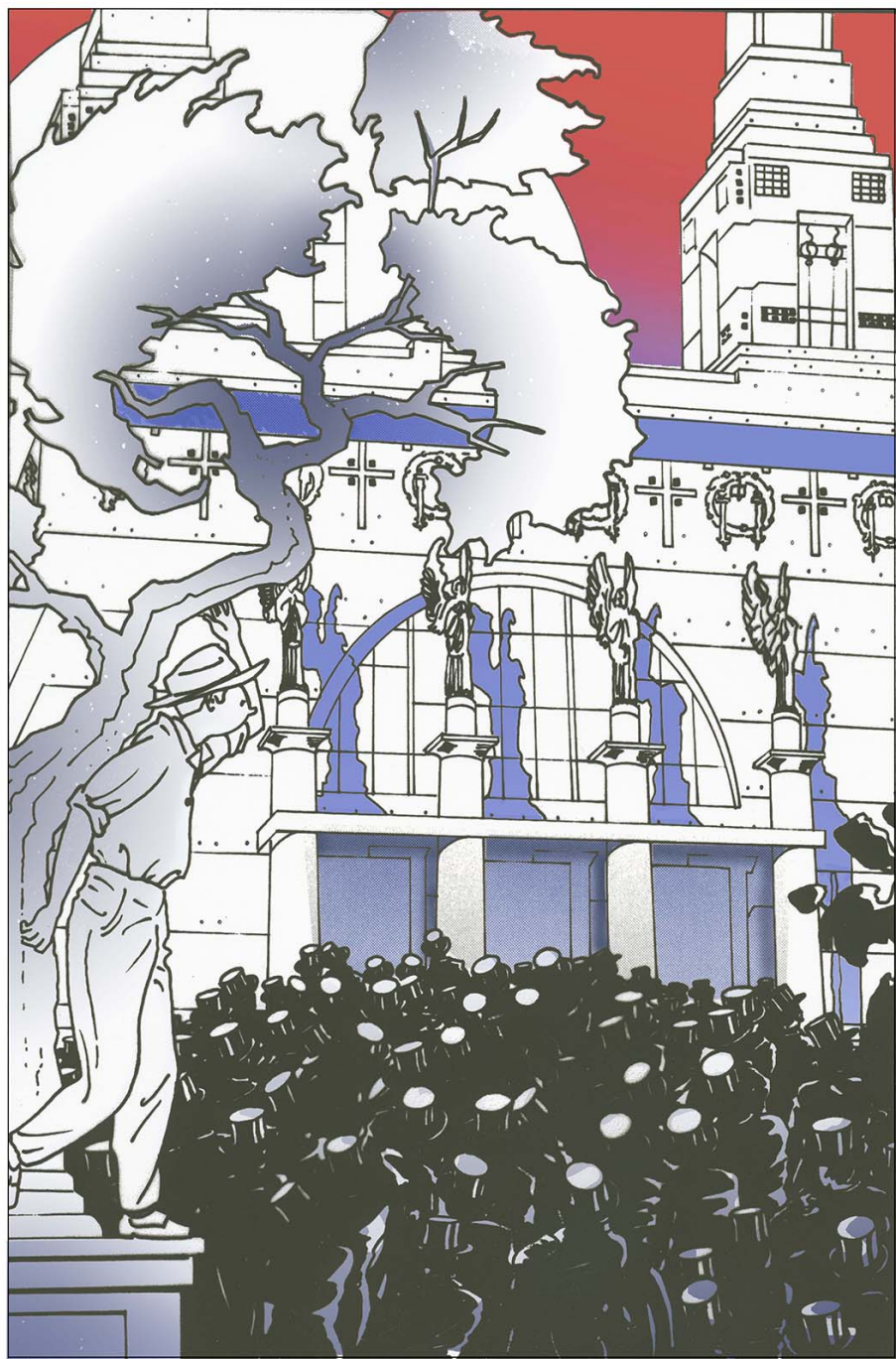
Je l'accompagnai jusqu'à sa demeure, un exquis petit bâtiment tout de marbre et de verre, au centre d'un jardin sculpté dans la pierre à l'effigie de sympathiques arbrisseaux géométriques.

Sur le seuil de sa porte, elle ressemblait à un modèle du peintre Winterhalter .

Je pris ses mains dans les miennes, elles me semblaient presque plus familières que mes propres mains, et lui promis de revenir avant le lever du jour, si on peut s'exprimer ainsi. Juste le temps d'aller visiter un grand édifice blanc dont j'avais aperçu la silhouette au loin lors de notre promenade depuis l'ascenseur. Une foule d'individus, semblables à des cloportes noirs et luisants, semblaient en procession vers je ne sais quel sanctuaire. Peut-être que Muller lui-même était au coeur de cette messe nocturne.

Je fis donc des adieux temporaires à Tamara, qui dans un élan de gratitude, probablement, m'embrassa sur la bouche. Après toutes ces tribulations, je me sentis soudain et malgré tout heureux d'être ici. Je jouissais d'une liberté rare grâce à mon poignet démunie du code-barre fatidique. Je pouvais couler d'un étage à un autre, sans être associé à une classe sociale définie, ou un rang donné.

Et je sentais monter en moi le bouillonnement d'un caractère combatif et ce n'étaient pas les combats qui faisaient faute à Mullertown.



XI

Un murmure composé de voix lointaines et entremêlées bourdonnait dans l'atmosphère feutrée de l'étage. Je me glissai en catimini entre les jardins et les demeures somptueuses en vue de rattraper l'étrange cortège qui se mouvait au loin. Parvenu à l'angle d'un bâtiment me permettant un bon poste d'observation, je pus assister au curieux spectacle d'une foule entièrement constituée d'hommes portant redingotes et chapeaux noirs s'engouffrant sous le portail d'un édifice imposant. Quelques badauds vêtus moins strictement fermaient la marche. Je décidai de me joindre à eux, essayant de glaner quelques informations utiles à ma quête.

-À quoi mesure-t-on la valeur d'un homme, je vous le demande? disait un gros monsieur portant moustache et haut de forme rutilant. -À l'importance de sa fortune! répondit-il lui-même. Où allons-nous si tous ces bouts de papier ne valent plus rien d'un jour à l'autre?! Nous serions comme des ballons dégonflés, des sacs vidés de leur substance.

-Les actions des fonderies sont en chute libre, il n'y a qu'à regarder les cotes! lui lança un comparse en désignant quelque chose au loin avec son monocle à la main.

-Muller devra faire quelque chose sans attendre!

-Les actions des raffineries commencent à baisser elles aussi!

-La faute en revient à ce Vitek et sa bande de soudards qui sèment la terreur sur les premiers niveaux. -Ils ne savent pas qu'ils risquent de faire s'écrouler l'économie même de la

Maison! -Ces types-là ne pensent pas! Ils vivent comme des bêtes.

Je suivis tous ces bonshommes noirs et inquiets dans la grande salle qui constituait la bourse de Mullertown, un espace incroyable où trônait en plein centre la statue grandiose du commandeur, l'effigie dorée de Muller lui-même. Un groupe de haut-parleurs suspendus au-dessus de ce gros bouddha métallique piaillait chiffres et cotes sans interruption. Langage incongru à mes oreilles profanes.

L'atmosphère devenait irrespirable dans ce magma de gabardine noire, j'avisai un grand escalier permettant d'accéder à une galerie parcourant toute la périphérie de la salle et où de grandes fenêtres à carreaux offraient probablement une vue imprenable sur le quartier environnant. -On dit que Mullertown est à vendre! entendis-je en croisant quelques messieurs aux sourcils froncés.

-Allons donc! Qui serait assez riche pour se le permettre?

-Alors, pourquoi l'annonce-t-on?

D'en haut, le tumulte était assourdissant. On aurait dit le bruit d'un torrent en furie. Et par-dessus tout cela, les annonces nasillardes ponctuées de chiffres clamées par les haut-parleurs. La masse sombre des financiers s'étirait en bas dans tous les sens, puis se contractait, changeait brusquement de direction, la danse chaotique des chapeaux noirs. D'une grande baie vitrée, je pus observer encore une fois un étrange va-et-vient devant un édifice voisin. Mais c'étaient d'individus tout de blanc vêtus dont il s'agissait cette fois-ci. Plus silencieux et plus solennels en apparence, comportant aussi autant d'éléments féminins que masculins, ils gravissaient ou descendaient l'escalier de ce qui semblait être un temple dédié à un culte quelconque.

Une clameur s'éleva derrière moi, composée de cris et de sifflements. Du plafond s'éparpillaient des milliers de petits papiers qui tombaient en virevoltant comme des confettis sur la masse grouillante aux innombrables mains tendues. Des mulldors, me dis-je. Une pluie incessante de mulldors remplissait l'espace au-dessus des têtes. Une indescriptible cohue éclata. Je n'aurais pas voulu me trouver au milieu. Je repérai une sortie du haut de mon poste d'observation et me mis en tête de l'atteindre dans les plus brefs délais.

Les haut-parleurs tonnèrent soudainement: -Le mulldor n'a plus cours.

La voix répéta le message plusieurs fois en ajoutant:

-Le mulldor n'a plus aucune valeur, si ce n'est que celle du papier.

Il me semblait discerner une certaine ironie dans ces affirmations.

Était-ce la voix de Muller, qui avait prononcé ces mots, à l'instant? Que se passait-il derrière tout ce cirque?

Pourquoi abolir la monnaie ayant cours dans l'édifice? Les hommes lançaient maintenant leurs chapeaux vers la statue, criaient, certains même proféraient des injures envers leur dieu et maître. Il continuait de neiger des billets sur les naufragés qui ne savaient plus où donner de la tête. La voix métallique résonna à nouveau:

-Vous êtes priés de passer au lecteur central de matricule magnétique et d'y présenter votre poignet. On vous remettra alors un compte rendu de votre valeur réelle.

-Par exemple, continua la voix, biens immobiliers, commerciaux et autres. Les transactions futures ne se feront qu'à l'ai-

de de votre numéro. Tout autre matériel tel que chèque, billet de banque et mandat sont abolis...

Ils écoutaient tous religieusement, leurs visages perlés de sueur et couperosés tournés vers le plafond, figés dans leurs costumes froissés, les mains tremblantes. Je me frayai un passage à travers ce paysage humain vers la sortie alors que la voix déversait toujours ses commandements. Je ne pouvais saisir toute l'ampleur de ces événements, mais je sentais que pour ces hommes, une partie de leur dignité et de leur autonomie venait de leur être amputée.

Il se vivait des transformations profondes à l'intérieur des rouages de la Maison, j'en étais un observateur muet, mais j'aspirais à en percer les mystères, ne serait-ce que pour les beaux yeux de la princesse. Mon identité risquait même de perdre de l'importance au sein de ce tumulte. Aujourd'hui, alors que je me remémore ces déboires, je suis conscient de ce que j'y ai perdu en plus. Hors du palais des finances, je me dirigeai vers ce que je prenais alors pour un sanctuaire d'où allaient et venaient des individus tout de blanc vêtus. L'entrée principale franchie, une subtile odeur d'éther infiltra mes narines.

Les couloirs aseptisés aux murs de céramique blanche, les plafonniers jetant leur éclairage cru, tout conférait à ce complexe des allures de clinique médicale. Les personnages prenaient maintenant la dimension de spécialistes en uniformes immaculés, occupés par les diagnostics et les pensées professionnelles. Nul ne s'occupait de ma présence intrusive dans ce dédale de portes closes et de chambres aux relents de laboratoires. Un couloir interminable s'étirait devant moi, comportant de chaque côté une rangée de portes toutes semblables. J'en ouvris une, poussé par la curiosité, m'attendant à briser le cours d'une intervention délicate. Il n'y avait là

qu'un lit, ou plutôt une table rectangulaire avec des réglages savants. Je m'avançai religieusement comme vers un autel, tendant timidement la main pour toucher l'objet unique de la chambrette.

-Que faites-vous là? résonna une voix sèche derrière moi, faisant bondir mon coeur contre les barreaux de sa cage thoracique.

Comme je demeurais coi, celui qui était responsable de ma torpeur, un grand maigre au teint cireux, reprit à mon intention:

-De quelle cellule êtes-vous? Celle-ci est occupée. À quel numéro êtes-vous censé prier?

-Euh...balbutiai-je. Prier? De quelle prière parlez-vous?

-Je suis obligé de vous demander de me suivre au poste d'identification.

Il s'avança sur moi, obstruant la porte demeurée ouverte, et saisit mon poignet pour y voir mon numéro. Comme dans un rêve, je me laissai faire, la mâchoire tombante et les jambes flageolantes. Le coup de coeur qu'il m'avait provoqué tout à l'heure, c'est lui maintenant qui en recevait le contrecoup en tentant désespérément de lire mon numéro magnétique. Je bousculai ce grand troublé et m'élançai dans le corridor. J'en parcourus une bonne distance avant que l'alarme ne soit donnée. Un son dissonant emplit de ses décibels dévastateurs tout le secteur.

Mes pieds dérapaient sur le carrelage glissant à chaque intersection; mes mains agrippaient les moulures des cadres de portes afin de m'éviter la chute. Mes yeux cherchaient un repli, une encoignure, une cachette possible.

Je poussai une porte au hasard, espérant trouver une issue salvatrice. La sonnerie de l'alarme fut reléguée au second plan.

La pièce était plongée dans l'obscurité et l'odeur qui l'imprégnait, insupportable. À un point tel que des larmes vinrent me brûler les yeux. Comme si on me décapait les muqueuses avec un concentré d'urine de chat. Je m'abstins d'inspirer, crispant tous les muscles de mon visage en une grimace atroce. Maladroitement, je heurtai quelque chose, un chariot bourré de pièces métalliques qui donna contre une étagère de bocaux de verre. Partout autour de moi, réagissant au fracas, des choses se mirent en branle, à secouer tous les murs et à emplir la pièce de chuintements et de gratoillis. L'obscurité entière semblait en mouvement, cela se propageait au loin, au-dessus et partout autour de moi. Je croyais sombrer dans la folie, prisonnier d'un cauchemar mouvant m'aspirant dans son cloaque à mille pattes. Je me fis tout petit, recroquevillé contre le sol, seul élément immobile de l'environnement.

Et la lumière fut. Une lumière sale, jaunâtre et poisseuse, visible au travers un brouillard pestilentiel. Les murs m'apparurent dans toute leur évidente cruauté. Des cages aux barreaux métalliques les couvraient sur toute leur surface, des cages échafaudées jusqu'au plafond.

Le centre de la pièce était encombré d'une foule d'instruments sur pieds, de dessertes chargées de flacons et de bacs dégoulinants, d'appareils à l'encombrant filage qui tissait sa toile au travers tout le dallage maculé.

-Allons mes petits, qu'est-ce que vous avez à vous agiter de la sorte?

Une desserte roulante me cachait aux yeux de ce

nouvel arrivant, intervenu par une petite porte au fond du local. Entre les instruments, je vis un vieillard qui observait les créatures agitées dans leurs cages. Sa voix chevrotante tentait de les apaiser affectueusement, par de petits mots doux chuchotés entre les barreaux. L'autre porte, celle de l'entrée, s'entrouvrit.

-Excusez-moi de vous déranger, professeur. Nous recherchons un intrus dans le sanctuaire, un homme portant un chapeau mou. -Je suis seul ici, avec mes petits, répondit l'autre. Votre sirène a dû les énerver, allez-vous cesser ce vacarme? -Euh...Excusez-moi encore, professeur. Et la porte se referma doucement. Le vieillard continua son monologue à l'adresse de ses pensionnaires, puis s'en retourna par où il était entré, laissant l'éclairage jaunâtre. Rassuré, je me remis debout pour examiner les murs-cages de la pièce. À l'intérieur s'animaient de petites créatures puantes et velues, semblables à de gros rats sans queue, à des cochons d'inde.

Plusieurs portaient des bandages sur le corps, d'autres étaient tonsurées au crâne ou au dos, d'autres avaient des membres atrophiés ou absents.

Certaines haletaient nerveusement et des taches de sang transparaissent de leurs pansements. Là, deux petites bêtes se tiraillaient, leurs flancs cousus ensemble. Une autre gisait sur le dos, la gueule ouverte. Toute une rangée de cages logeait de ces créatures à la tête décalottée où s'enfouissaient tiges et fils métalliques. Plusieurs de ces plaies étaient affreusement infectées et des bulles verdâtres les couronnaient. Toutes ces pauvres victimes souffraient en silence, se tortillant de douleur ou bien demeuraient prostrées dans leur litière.

Dix milles yeux imploraient derrière les barreaux. À chacune de ces bêtes correspondait une fiche dûment remplie, décrivant le type de traitement qu'on leur avait fait subir. Mal-

gré la nausée qui me fouillait les tripes et l'horreur indescriptible qui m'envahissait, j'en parcourus quelques-unes, histoire de vérifier le bien-fondé de ces expériences.

Ici, on a maintenu le modèle sur une plaque chauffante jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une étincelle de vie, puis on l'a ranimé pour noter son comportement.

Un autre a eu l'hippocampe du cerveau endommagé, en vue de tests dans un labyrinthe. Un groupe d'individus subit des chocs électriques jusqu'à ce qu'ils s'attaquent mutuellement, d'autres ont été sauvés in-extremis de la noyade des dizaines de fois, ou bien congelés et dégelés sous l'oeil des laborantins. On a ébouillanté quelques spécimens pour tester un extrait de foie connu pour son efficacité en état de choc. Ici, on a placé l'individu dans un tambour tournant pourvu de bosses à l'intérieur pour calculer le nombre de révolutions avant l'hémorragie. Là, on a écrasé les muscles de l'animal sans briser les os.

Quelques-uns ont le crâne embouti d'une canule facilitant le passage d'aiguilles ou d'électrodes, fixée par trois vis d'acier aux pourtours purulents. Inoculation de virus extra planétaires, empoisonnement, ablation d'organes et ligature de glande, privation de nourriture, traitements au laser ou avec de savants acides, transplantation d'organes provenant d'autres espèces, voire même greffe de modèle étranger vivant et entier à l'organisme. Celui-là, rendu alcoolique, alors que sa nature en avait fait un abstinent. Observation de l'effet de tel alcool par rapport à un autre. Ici, une étude pour découvrir pourquoi il serre les mâchoires lorsqu'il est en colère. Là, on étudie les différences dans le mécanisme du vomissement provoqué par diverses sources. Mon mécanisme personnel faillit se déclencher lui aussi à la lecture de ces rapports dépourvus de toute humanité.

Mon estomac était vide, je n'eus que quelques déplaisantes contractions. Après le dégoût, ce fut la colère qui m'envahit, et l'envie de battre les responsables de telles ignominies. Toutes ces vies sacrifiées inutilement dans cet enfer impensable.

Je franchis la petite porte par où le professeur sénile s'était éclipsé.

Aussitôt, des chiens de races diverses vinrent m'accueillir en tournant autour de moi, se frottant le museau contre mes jambes dans un silence inaccoutumé pour ce genre d'animal.

Des chiens! Au plus profond de mon être je connaissais cette espèce sans toutefois qu'un souvenir précis ne vienne m'effleurer. Je caressai leurs têtes qui se tendaient affectueusement sous ma paume. Curieusement, ils étaient aphones.

-Refermez la porte, s'il vous plait! me parvint une voix grésillante. Le professeur me tournait le dos, affairé à une table de travail à l'autre bout de la salle, et ne s'était seulement pas retourné pour me regarder.

Devant lui, le mur était couvert d'écrans cathodiques et de claviers hétéroclites. J'aperçus d'autres cages, empilées les unes sur les autres, mais beaucoup plus grandes que celles qui tapissaient la pièce que je venais de quitter.

Les chiens se précipitaient déjà dans le local derrière moi et le vieillard tordu fut contraint de se lever pour régler lui-même le problème. Je l'attrapai au passage par les revers de sa veste blanche et sans peine, il se retrouva les pieds ballants, suspendu dans le vide.

Un sourire des plus aimables se dessina sur sa face ravagée par le temps.

-Ainsi vous voilà, mystérieux homme au chapeau. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur d'une telle visite?

-Espèce de vieille loque pourrie! proférai-je. Vous n'avez pas de remords à torturer ainsi toutes ces bêtes? À quoi vous servent ces monstruosité?

-Vous voulez le savoir? C'est pour ça que vous êtes ici? Et bien sachez, continua-t-il alors que je le reposais sur le sol, que tout ceci n'est qu'apparence. Ce qu'il faut connaître c'est ce qu'il y a derrière tout cela. Quelque chose qui vous dépasse sûrement, qui dépasse la science même des hommes.

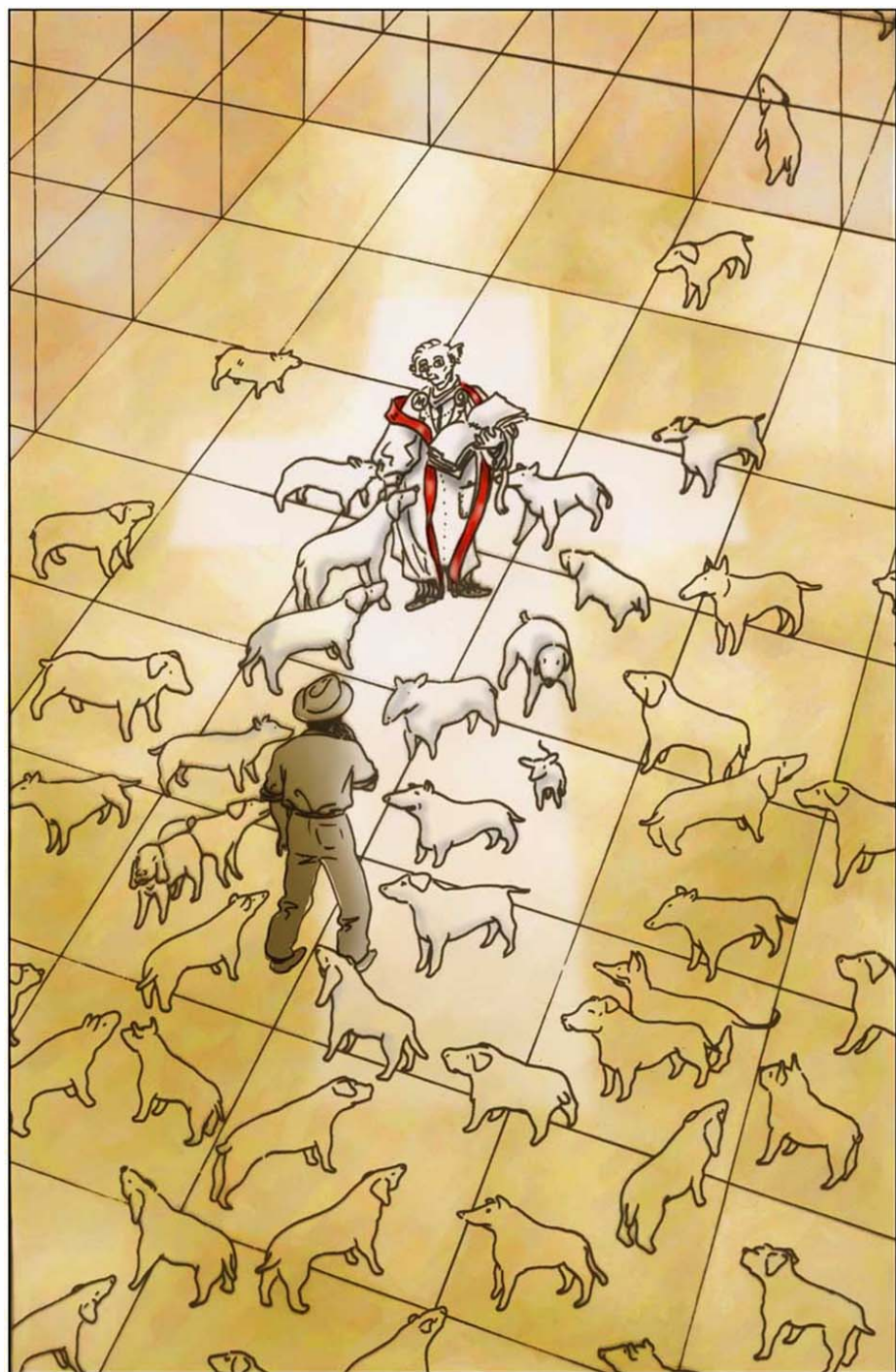
-Que voulez-vous dire?

-Un primitif qualifierait ces actes de sacrés, un homme de la renaissance, dans un autre ordre, d'alchimiques!

Je crus discerner un soupçon de folie, de démente dans son regard vitreux. Une sorte d'illumination malsaine, de fanatisme débile. Ce vieillard sénile devait représenter une sommité médicale sur le déclin, que l'on laissait tout de même faire joujou ici, reclus dans cette antichambre du cauchemar.

Il continua, l'oeil allumé:

-Tout a pris une autre dimension depuis notre communion avec les étoiles et leurs habitants. Nous avons découvert les mystères qui se cachent derrière chaque souffrance, chaque vie terrestre. La souffrance physique n'a plus d'importance, c'est l'énergie qui se développe sous toute manifestation qui compte à présent. -Espèce de malade, l'insultai-je. Vous ne me ferez pas avaler de telles âneries! Vos étoiles, c'est de la foutaise! Cosmos n'y envoie jamais personne, c'est un four crématoire! -Tiens, vous êtes au courant? C'est très habile, mais ne croyez pas que tout Cosmos n'est qu'un mensonge.



-Un échange existe vraiment entre nous et certains mondes, continua-t-il Si ce n'est pas nous qui y allons, ce sont eux qui viennent vers nous. Et ce n'est pas un vulgaire four, comme vous l'insinuez, dieu merci le temps des barbares est révolu, mais un savant re-cyclage d'énergie vitale.

-Peuh! Vous avez des formules pour dédramatiser les horreurs commises par vos semblables. -Je ne vous ai pas demandé de venir troubler la paix du sanctuaire et de m'injurier, coupa-t-il tout en conservant son calme.

Qu'êtes-vous venu chercher, ici? Ne croyez pas être passé inaperçu dans la Maison. Notre grand Muller voit tout, entend tout. Étant dans ses confidences, je n'ai qu'à consulter mes appareils pour connaître tout de vos agissements de ces derniers jours.

Il bluffait, assurément. N'empêche que le coeur me battait plus fort dans la poitrine, et mes sens en alerte réagissaient au moindre bruit, au moindre mouvement dans la pièce.

Les chiens étaient revenus et se pressaient autour du professeur, tel un troupeau pour son berger. L'adrénaline qui injectait mon sang, mêlée à la fatigue, la faim et l'épuisement dus aux dernières heures projetaient mes pensées dans un tourbillon.

L'éclairage cru des plafonniers et les odeurs puissantes de pisse et d'éther assaillaient ma résistance. Dans mon crâne se précipitaient des mots, des images. Souffrance, sanctuaire, Muller, un chien crucifié qui me faisait face sur un des écrans cathodiques du mur, des prières lointaines, comme des incantations occultes qui me parvenaient par-delà les cloisons, les mensonges derrière les vérités.

J'étais au bord de sombrer dans l'inconscience, vacillant sur mes pattes, j'imaginais tomber dans les bras du vieux fou

s'amusant de ma faiblesse soudaine, je me voyais finir dans un appareil stéréotaxique.

Le visage de Tamara, comme un hologramme, prit forme devant mes yeux. Tamara que j'avais laissée seule sur son porche, désespérée dans sa robe de deuil. Cette image me fouetta le sang, regonfla tout mon être d'un souffle. C'était comme si une main invisible redressait ma colonne vertébrale et qu'une force intégrait tout mon organisme. Mû par une soudaine détermination, je bondis vers la porte, traversai l'antre aux mille cages et m'apprêtai à fuir cet endroit coûte que coûte, dussé-je traverser les murs. Au passage, je chipai un sarrau pendu à une patère.

XII

Une fois dans la rue, je me heurtai à la cohue des bourgeois en noir, déboussolés, qui discutaient avec véhémence. -Il nous a fait le coup il y a dix ans, postillonnait un homme grisonnant, et sur sa dentition brillaient des étoiles de diamant.

-Dans quelques heures le mulldor reprendra son cours normal. C'est sa manière de nous avoir à sa botte et de régler par la même occasion les trafics douteux.

Je me glissai entre les jardins de pierres taillées comme une âme égarée au coeur d'un cimetière surréaliste. Le plafond-ciel avait pris la teinte rouge sombre de l'aube artificielle. Je retournai au petit palais blanc de Tamara. De curieux véhicules encombraient l'allée centrale de son jardin, tels des cloportes inertes sur un gâteau d'anniversaire.

À l'entrée principale s'alignaient une douzaine de gardes noirs, immobiles comme des robots d'ébène. Je me faufilai entre les buissons de granit, rampant pour ne pas être découvert. La détresse s'emparait de ma raison.

Pourquoi l'avais-je abandonnée ici, en proie à l'invective militaire?

Le petit colonel avait dû se libérer de sa prison provisoire, dans l'antichambre de Cosmos, et aussitôt venir jeter son dévolu sur la princesse isolée. Derrière le pavillon, une grande fenêtre aux tentures nacrées déversait sa lumière sur une terrasse déserte.

Par-delà les volutes d'étoffe brillante une voix grinçante me parvenait. Grinçante mais douceâtre, presque un chuintement de paroles.

-Vous devez demeurer sous ma protection, chère amie, beauté incomparable. Ce fut une folie de croire qu'ils vous laisseraient quitter la Maison.

Tamara, enfouie dans un grand peignoir opale, les cheveux défaits ondulant en boucles noires autour de ses épaules, faisait face à la voix installée dans un fauteuil qui me tournait le dos. Ses mains crispées l'une dans l'autre trahissaient le calme hautain que voulait exprimer son visage neutre. Ses yeux brûlaient de temps à autre au détour d'une phrase de son interlocuteur, dont je ne pouvais observer que les jambes croisées, bien à l'aise dans leur costume blanc galonné de rubans azur.

-Je suis votre ami, Tamara, continuait la voix. Peut-être le seul qui puisse vous aider maintenant. Je sais qu'il vous est difficile de m'aimer; faites-moi au moins confiance.

-Prince, dit Tamara en baissant les paupières pour ne rien laisser transparaître de son regard, je ne veux plus danser pour Muller. Mon père a fait une erreur en m'envoyant ici et en croyant que je pourrais ensuite retourner auprès de lui.

-Je vous promets que vous ne danserez plus que pour moi à l'avenir. Devenez ma protégée et je me charge du reste.

Un éclat de rire nerveux vint brouiller l'impassibilité du visage de la jeune femme.

-Vous oseriez défier le grand Muller, Art? Laissez-moi rire, il n'obéit à personne, il joue avec nous comme avec les pions d'un jeu sinistre.

-Muller est trop préoccupé avec la révolte des sous-étages et de leur chef, ce Vitek. Il a décidé de régler le problème dans les jours qui viennent, et drastiquement. Nous n'avons pas beaucoup de temps pour élaborer votre sauvegarde. Accompagnez-moi au neuf cent vingt-troisième, à Gédonie;

montrez-vous à mon bras et personne ne viendra plus jamais vous importuner.

-À Gédonie où je danserai pour vous? Je veux retourner à Samarcande.

-Je vous y conduirai moi-même, je vous le jure. Mais venez à Gédonie avec moi, c'est primordial. Sur ce, le prince dont je n'avais pas eu le loisir de contempler l'apparence posa un genou par terre et saisit les mains de Tamara. Je reçus un choc en apercevant le visage de l'homme entre les mailles fines des draperies. A n'en pas douter, c'était un venu d'ailleurs. Le premier que j'avais l'occasion d'observer depuis le début de mon périple. Ce n'était assurément pas un être humain qui s'entretenait avec la belle dans le petit salon.

La peau lisse et tendue de son visage effilé avait une teinte anormalement grège, le nez, la bouche semblaient presque inexistants, embryonnaires. Et les yeux, dans ce visage de cire, mangeaient tout l'espace. D'énormes amandes noires à la carapace luisante et aux paupières démunies de cils. J'eus envie de me pincer, je croyais rêver. Dans un repli de mon cerveau, cette physionomie ne m'était pas étrangère, j'avais déjà contemplé un être comme celui-là. Je fermai les yeux quelques instants pour faire remonter un souvenir enseveli, une image-bouée à laquelle m'accrocher. Si j'y parvenais, peut-être que tout mon passé rejaillirait comme un geyser au milieu du désert. Ces yeux d'une profondeur abyssale habitaient bien mes souvenirs, mais seulement des yeux, posés sur moi comme autant d'insectes énigmatiques.

Les hauts étages de Mullertown étaient-ils peuplés de ces êtres étranges? La cité était-elle une termitière servant d'ambassade à ces humano-insectoïdes venus d'ailleurs? Cosmos servait-elle les intérêts de Muller ou bien des individus avec qui il avait pactisés? Pour lever le voile, je de-

vais me rendre à Gédonie, endroit de tous les fantasmes d'après mon vieil archéologue le professeur Vivaldi.

J'émergeais de mes réflexions alors que le prince bizarroïde quittait le petit salon, pressant Tamara de le rejoindre à son véhicule aussitôt qu'elle aurait passé une tenue adéquate à leur sortie. Ouvrant les rideaux, je lui révélai ma présence.

Contrariée parce que je l'avais abandonnée abruptement, réjouie tout de même de mon retour, mais méfiante quant à mon rôle dans toute cette affaire, son comportement oscillait entre le chaud et le froid.

Quelque peu sur ses gardes, légèrement boudeuse, elle me demanda ironiquement si je voulais qu'elle danse pour moi aussi. En mon for intérieur, bien sûr que oui que j'adorerais la voir danser, mais ne sachant pas trop ce que ça impliquait je la rassurai en lui promettant de l'aider à sortir d'ici. On s'évaderait de cette tour démente, je lui en fis le serment. Pour le sceller, je risquai un baiser. Doucement. Elle prit ma tête dans ses mains et me rendit mon baiser avec enthousiasme.

Dehors, le prince semblait s'impatienter. Tamara me remit un vêtement de dignitaire, une longue veste garnie de rubans et un képi agrémenté de dorures, un déguisement si je voulais arpenter les étages supérieurs et surtout la rejoindre au neuf cent vingt-troisième niveau. Un lointain signal d'alarme se répandait au tréfonds de mes tripes; mon sang réclamait un carburant. Elle me fit avaler des comprimés énergisants et me donna quelques cubes verdâtres en me poussant sur la terrasse. Il n'y avait pas que la faim qui me tenaillait; une sournoise somnolence engourdit peu à peu mes sens et mes membres. Je m'assoupis en mâchant les cubes nutritifs, adossé contre un petit monument sculpté à l'effigie d'un bosquet de fusain ailé.

XIII

Je m'éveillai en nage, secoué par un rêve maléfique, les membres raidis dans une position inconfortable sous un buis de fusain sculpté. Horreur! Le sommeil m'avait trahi et le temps avait coulé comme le sang hors de mes veines.

Le plafond de l'étage répandait une lumière éblouissante et, en jetant un oeil vers la villa de Tamara, je la découvris désertée de toute présence. Plus de véhicule, plus de gardes noirs, portes et fenêtres closes, muettes; un mausolée.

J'aboutis au neuf cent vingt-troisième niveau par le lift central costumé en général d'opérette. Un portier m'accueillit d'un bref salut, sans plus. J'imagine qu'un intrus portant un mauvais numéro identifiant aurait été balayé comme une poupée de chiffon par le rideau magnétique. J'arpentai un large couloir tapissé de tentures bourgognes et flanqué de candélabres aux lignes épurées.

Ayant traversé une rotonde au plafond magnifiquement ouvragé, je me retrouvai dans un grand salon à l'éclairage feutré, jonché de lourds divans où s'entretenaient troufions gradés de toutes espèces. Je me faufilai parmi de longues tables de jeu où s'empilaient des monceaux de jetons scintillants. De belles dames somptueusement vêtues accompagnaient des messieurs d'allure aristocratique.

Je bombai le torse, pris une démarche plus assurée et traversai tout ce beau monde à l'ombre de la visière de mon rutilant képi.

D'une salle avoisinante me parvenait une musique à saveur orientale, ponctuée de battements de peaux et de coups de cymbales. Le son me servant de guide, je parcourus deux salons à l'aménagement d'inspiration pompéienne,

où, vautrés au creux de riches coussins, se prélassaient quelques dignitaires. Un narguilé fumant et finement ciselé ajoutait une note exotique à la décoration. La musique que mes oreilles captaient depuis peu parvenait d'une salle toute proche, au portail serti de riches tentures colorées. À mon passage devant quelques gros hommes ruminant leur cigare, à mon étonnement, je retrouvai un individu que j'avais pu observer à l'hôtel Eldorado des heures plus tôt. Il avait occupé la même table que le militaire et le fonctionnaire dont j'avais épié la conversation, du haut d'une mezzanine.

C'était l'expert en gaz et poison, abruti lui-même par une dose de drogue et qui ne semblait guère plus lucide que la première fois. Avachi sur les coussins, la bouche entrouverte et les yeux révoltés, ses membres étaient secoués de légers spasmes sporadiques.

-Comment Muller peut-il faire confiance à un tel hurluberlu? Ça me renverse! commenta son voisin à l'adresse d'un obèse vêtu d'une robe de soie mauve.

-Notre sort est entre les mains de ce ballon d'alcool ! Il est, paraît-il, génial stratège et, dès la nuit prochaine, on le fera accéder secrètement au niveau des insurgés pour qu'il accomplisse sa mission.

-Peuh! Jamais il ne sera capable, ne serait-ce que de supporter le voyage en ascenseur. Mais, qu'est-il censé faire au juste?

Je tendis l'oreille, ayant encore une fois l'impression de trahir Tamara au profit d'une curiosité malade. Le gros se déplaça laborieusement au milieu des polochons multicolores afin d'adopter une position plus propice à la confidence.

-Cette loque que vous voyez là a mis au point un gaz qui, une fois libéré et mis en contact avec l'organisme humain, déclen-

che une réaction qui s'apparente au processus de vieillissement des cellules.

-Incroyable!

-Sans douleur, ce gaz donne l'aspect, à ceux qui l'inhalent, de tristes vieillards séniles et impotents.

-Et ça fonctionne?

-Apparemment, on l'a abondamment testé sur des modèles vivants dans une chambre isolée du sanctuaire scientifique. Il ne restait plus après coup que des petits sacs de peau flétrie, aux organes desséchés, aux os friables.

-C'est horrible! s'exclama l'autre dans un éclat de rire, les yeux brillants. Imaginez une armée de mourants aveugles et incontinents essayer de poursuivre leur rébellion!

-Oui, et à ce qu'il paraît, il y aurait un énorme bénéfice à tirer de cette façon, point de vue recyclage d'énergies.

Cette nuit, donc, une escorte légère le conduira avec ses bonnes au premier étage des entrepôts situés juste au-dessus des usines. Vous savez que la cinquantaine de paliers que constituent les raffineries sont paralysés...

Mais il existe un escalier muré, sorte d'issue de secours inutilisée à ce jour, qui permettra à notre troupe d'arriver jusqu'au cent cinquantième niveau, là où, d'après nos informateurs, se terre Vitek et son état-major. Il suffira de leur envoyer le gaz et hop! Après cela, on nettoie le secteur.

J'en savais assez. J'écartai le rideau pour accéder à l'endroit d'où semblait provenir la musique. Quelque chose me disait que ma princesse ne devait pas se trouver loin.

La salle était plongée dans une demi-obscurité et personne ne remarqua mon intrusion. Dans la pénombre, on devinait des groupes d'individus assis sur des estrades coussinées. Un petit promontoire recouvert de fourrures et d'étoffes brodées servait de reposoir à un groupe de jeunes femmes entourant une silhouette effilée, assise confortablement. Le dieu Muller, me dis-je presque ému. La lumière révélant les spectateurs provenait uniquement du centre de la salle, mais la source m'était occultée par une structure abstraite, agissant comme un paravent. En me déplaçant doucement le long du mur, je découvris que l'hypothétique Muller n'était que le prince prétendant de Tamara, et que l'éclairage central émanait des musiciens, placés devant la haute sculpture qui constituait le cœur de la pièce. Quelques pas de plus et je vis Tamara. En fait, c'était elle qui répandait cette lueur dorée et ondulante, sorte d'aura visible et rayonnante.

L'image me frappa violemment; elle s'apparentait à la façon dont je l'avais rêvée la première fois. Elle dansait voluptueusement, évoluant comme dans une atmosphère dense ou sans gravité, et les voiles de sa robe disposés dans l'espace autour d'elle ressemblaient aux ailes d'un immense papillon de nuit embrasé. J'étais stupéfait, cloué sur place par cet étrange spectacle.

Elle tournait et dessinait des figures gracieuses avec son corps nu et luminescent au milieu des voiles, dans un état d'apesanteur éthéré. Elle était magicienne, grande prêtresse-turbine, et tout l'auditoire, muet, semblait participer de sa transe en la buvant des yeux.

Puis, prodige insondable, du néant au-dessus de nos têtes des flocons soyeux apparurent. Tombant de nulle part, des pétales par milliers descendirent autour de la princesse, se posant délicatement sur les corps offerts des spectateurs.

La plupart étaient nus et se vautreient sur le sol capitonné, tendant leur peau à la caresse de la neige rosée. Au contact de leur corps, celle-ci fondait instantanément sans laisser de trace. Quelques grains se posèrent sur mon visage, et aussitôt j'eus l'étrange sensation d'une brûlure glacée, un picotement somme toute agréable.

Une belle femme près de moi tendait la langue aux morsures titillantes des flocons, les yeux clos et les mains caressant les pointes durcies de ses seins. Au milieu de cette poudre scintillante, le prince Art trônait glorieusement, ses énormes orbites remplies de l'éclat de Tamara.

Le secret derrière la danse. Je me souvins des paroles du chercheur-tortionnaire entouré de ses chiens:

-Tout ceci n'est qu'apparence. Ce qu'il faut connaître c'est ce qu'il y a derrière tout cela et qui dépasse la science des hommes. Je qualifierais ces actes de sacrés, voire même dans un autre ordre, d'alchimiques.

Je contemplais le visage de Tamara. Éclairé, magnifique, mais ne reflétant aucune joie. Comme si ma pensée l'avait caressée, elle découvrit ma présence en effectuant une élégante rotation dans ma direction. Son regard sembla s'ouvrir. Elle pivota vers le prince et son expression se durcit. La lumière changea et soudain les flocons qui descendaient en tourbillonnant prirent une teinte orangée. Incandescente. Ce fut une pluie de métal en fusion qui s'abattit sur les badauds prostrés. Les gouttelettes incendiaires ne laissaient pas de trace visible, mais leur piquêre implacable mordait la sensibilité des peaux dénudées.

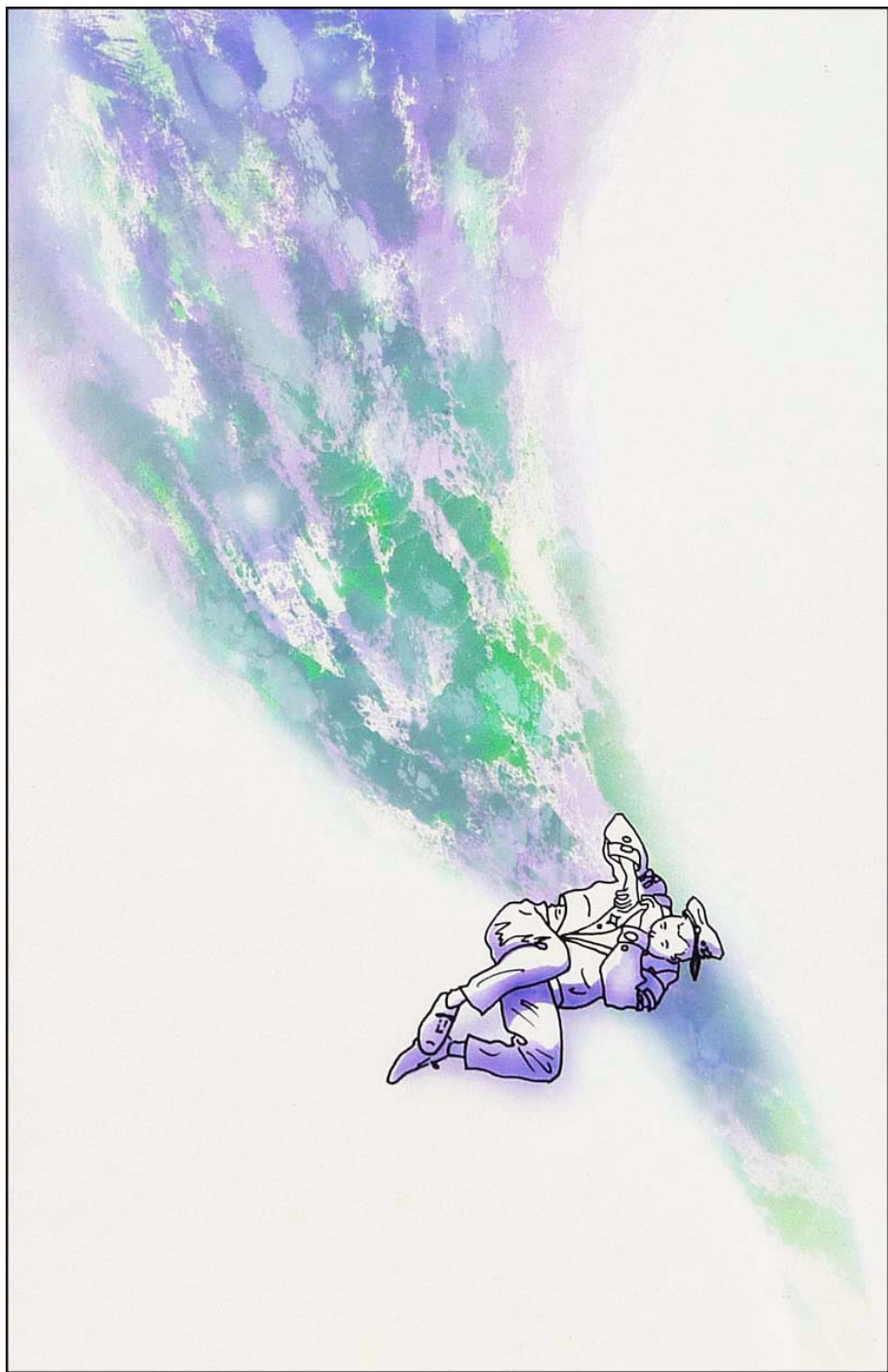
Une cohue folle s'ensuivit, tous se ruèrent vers un abri fait d'un coussin ou d'un bout d'étoffe, les cris fusèrent de partout, rauques ou déchirants. Les musiciens laissèrent choir leurs instruments et coururent se mettre à couvert. La femme qui, tout à

l'heure tendait une langue rose aux baisers de la manne m'atrapa afin que je lui serve de bouclier.

Dans la mêlée, le prince se dirigea vers Tamara et interrompit sa danse tragique. Alors que la pluie de braise cessait, il l'entraîna précipitamment vers une issue étroite, de l'autre côté de la salle, les dérobant aux yeux de l'assemblée déboussolée. Laborieusement, je me dégageai de l'étreinte de la femme et de l'empêchement des corps entremêlés pour me lancer à la poursuite de face d'insecte et de Tamara. C'est drôle comment la situation avait évolué. Je me retrouvais encore à jouer les chevaliers servants.

Contrastant avec l'obscurité feutrée de la pièce où s'était déroulé l'étonnant spectacle, le nouvel endroit m'accueillit en m'enveloppant de ténèbres blanches. Mes yeux ne pouvaient distinguer qu'un brouillard épais, aveuglant de blancheur et déroutant. Je me retournai pour retrouver l'issue par où j'y avais accédé; plus rien. Que du vide.

J'avais à tâtons dans cet espace sans murs ni plafond, un infini néant. Je me défis du costume dont j'étais affublé et le lançai derrière moi.



XIV

C'était comme si plus rien n'existait. Existais-je? Mon vieux chapeau sortit de ma poche de pantalon, je retrouvai mon identité passagère.

S'il y avait toujours quelque chose derrière les apparences, qu'y avait-il derrière la mienne? Quand donc allait se lever le voile qui obnubilait mes souvenirs? Serait-ce lorsque Ohisver Muller manifesterait sa présence? Confronterais-je alors un centenaire omnipotent et détenteur des clés de tous les mystères? Ou n'était-ce qu'un mythe, une figure légendaire maintenue par des forces qui nous dépassent.

Où se cachait le prince au masque d'insecte? Où était Tamara? Je m'étais entiché de cette princesse et maintenant, en la cherchant, je m'étais laissé piéger. Je marchais droit devant moi, espérant percer le secret de ce brouillard blanc. Un premier effluve m'attrapa au passage. Comme un coup de fouet olfactif, sensoriel.

Odeur de foin humide, de terre grasse gorgée d'eau de pluie. Impression d'ozone, air chargé d'électricité. Pieds nus dans l'eau frissonnante d'un ruisseau rocailleux après l'orage, brise à fleur de peau. Souvenirs en émergence.

Air salin, bris d'écume sur les rochers noirs, bonds des poissons entre les lames qui roulent, odeur de leurs écailles, fuite sous la vase glacée. Appel de voix lointaines portées par le vent, champs qui ondulent, sucrés de fleurs innombrables, bourdonnements d'ailerons, bruissements de feuillages ombragés, craquement de brindilles, parfum des fougères enroulées.

Réminiscence de mon passé dans la chambre d'odeurs, voyage à la terre, aux origines de mes sens.

Ciel d'azur moucheté de cumulus blancs, envolée, vol plané. Je suis en haut, le sol n'est plus qu'un rêve, je dois redescendre.

Tout ce dont je me souviens, c'est que je dois retourner en bas. Voilà mon but. Pourquoi suis-je monté si haut? Mon corps somnambule heurta une cloison. Je réintégrai la réalité face à un mur qui s'étirait autant vers la droite que vers la gauche. Je le suivis jusqu'à ce qu'une ouverture se présente. Je m'y précipitai, étourdi par cette dernière expérience sensorielle.

La réception de ce qui pourrait être un hôtel particulier, dans une grande ville française des années folles. Encombrée de petits meubles laqués, d'acacias géants et de plumes de paons sur fond de papier peint chargé de motifs floraux, lustre central aux bougies électriques. Divans paresseux, causeuses trapues, fauteuils invitants. Escalier en colimaçon à la rampe astiquée, tapis oriental, parfum lourd des femmes-fleurs alanguies. Un groom stylé, mécanique polie et efficace, monte une bouteille de liqueur mauve et deux verres à l'étage. Je repère le petit salon où il s'attarde, le laisse redescendre à ses quartiers.

Alors que je m'approche du voile qui masque l'entrée de l'alcôve, la voix de la princesse fait tinter la cloche de mon tympan. Voix roucoulante, chuchotement, petit rire. Je sens mes oreilles rougir sous l'afflux de sang qui bouillonne sous mon crâne. Je serre les poings, plonge le nez entre les pans du rideau, et je l'aperçois, blottie contre le prince qui l'étreint et lui susurre des mots doux à l'oreille. Elle s'abandonne, nonchalante, titubant jusqu'au lit où il la conduit.

Tamara m'aurait-elle trompé, trahi inopinément? La voilà qui s'offre tout entière à cet être à tête de mante, aux gestes habiles et indécents. Ridicule derrière mon rideau, j'ai l'im-

pression de n'être qu'un observateur muet depuis le début, toujours caché; je n'existe pas.

La main aux longs doigts effilés du prince dégage le visage de Tamara des rubans de cheveux qui le voilaient et je constate avec stupeur l'absence de son regard. Ses paupières alourdies ne laissent entrevoir qu'une fente d'un bleu ayant perdu tout éclat. Elle est ivre ou droguée, ou bien sous l'emprise d'une volonté hypnotique, ça ne fait aucun doute.

Elle ne réagit pas lorsqu'il écarte fébrilement les voiles de sa robe, mettant à nu la peau ambrée de ses épaules, de ses seins aux étoiles roses et de son ventre qui frémit sous la caresse.

Ne pouvant en souffrir davantage, je fis irruption dans la chambrette en criant. Mon apparition renversa le grand insecte qui, d'à genoux, se retrouva assis par terre. La princesse sursauta légèrement, émit une plainte lascive, les gestes engourdis.

Le prince à nouveau sur pieds, remit de l'ordre dans ses vêtements. Il m'observa sans mot dire, essayant d'imaginer à quel scénario il devait se plier. Jouer l'indignation, la surprise, ameuter le voisinage?

Un long moment s'écoula, affrontement silencieux de deux prétendants, lui arrêté, sec et inquisiteur, moi gonflé de colère et tendu comme un arc. Il articula, et je sentais bien qu'il me posait la question comme une énigme à laquelle je devais me prêter:

-Qui êtes-vous? Un temps. Tamara émergeait lourdement de sa léthargie, couvrant maladroitement sa nudité des voiles épars autour d'elle sur le lit.

-Vous ne répondez pas? continua l'étrange personnage, qui me dépassait en hauteur d'au moins une tête. Vous ne le pouvez pas, car vous ne le savez pas. Moi je le sais. Je vais vous le dire.

La confrontation prenait une drôle de tournure. Il avança d'un pas dans ma direction en soufflant: -Vous n'êtes rien.

Ses mots me glissèrent sur la peau comme un bistouri.

-Aucun souvenir, aucun passé. Votre tête est vide, parce qu'il n'y a jamais rien eu dedans.

-C'est faux! rétorquai-je.

-On vous a cru perdu à jamais dans les parties murées et désolées de la cité où on ne pouvait vous suivre après votre fuite.

Mes yeux s'écarquillaient, mes oreilles bourdonnaient. Il plongea ses yeux dans les miens, l'énergie quittait mes membres comme des rats un navire qui sombre. Il saisit doucement ma tête comme s'il n'y avait plus de corps dessous, et sa voix chuintante continua de me bercer.

-Pauvre petite créature sans nom. Il faut retourner au bercail maintenant, là où vous avez été conçu. Oui, vous êtes le fruit d'un de nos laboratoire, né adulte sans souvenir d'enfance, sans personnalité, sans identité.

J'étais sous le charme empoisonné des révélations qui éclataient dans mon crâne comme des porcelaines projetées contre un mur. Le bruit du verre qui vole en éclat résonna dans la pièce. Je vis la grande sauterelle plisser son visage mat et descendre lentement vers le sol, relâchant son étreinte et cessant son action persuasive. M'apparut Tamara, un débris du goulot glacé entre les doigts. La balance de la bou-

teille s'était brisée sur la tête du prince qui gisait, inerte, à mes pieds.

-Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? chuchotai-je. J'ai des bribes de souvenirs qui remontent parfois, ces odeurs tout à l'heure dans la chambre blanche, le paysage au moulin sur le mur du pavillon de la Cosmos...

-Je ne sais pas, me répondit-elle faiblement.

Le visage enfoui dans ses cheveux, elle vacillait et ses mains tremblaient. Elle avait sauvé la mise. Il fallait tout de même revenir à la réalité. Nous immobilisâmes le prince inconscient à l'aide de lambeaux de drap, puis nous le glissâmes sous le lit. Je remarquai que lui non plus ne portait pas de numéro au poignet.

-Il est de l'extérieur, me confia Tamara.

-Vient-il vraiment d'un autre monde?

-On le dit. Mais d'en haut ou d'en bas, ça c'est un mystère. Écoute, continua-t-elle. Il existe un moyen par lequel on peut s'échapper tous les deux. Le même qui m'a conduit jusqu'ici: un aérovoilier. Le pilote qui le manie est un militaire tout dévoué à Muller. Il reçoit toujours ses ordres d'un intermédiaire haut placé, dignitaire ou gradé. Comme la plupart des sous-officiers, il n'a jamais vu le prince Art, qui lui, ne quitte pratiquement pas les hautes sphères de l'édifice. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il est un des rares non-oblitérés.

Tout en m'expliquant son plan, elle récupéra un manteau léger, de quoi couvrir sa tenue inconvenante pour rendre visite à un aviateur, et me tendit la veste princière pour que je m'en revêtisse. Ne pas oublier le képi étoilé.

-Il se nomme Ange-Albert. Nous le trouverons dans ses quartiers de jour, près de la piste des aérovoiliers. C'est un tremplin qui s'allonge à l'extérieur, dans les nuages qui entourent le huit centième étage. Et n'oublie pas : tu es le prince Art et Muller désire qu'il nous conduise sur l'heure à Samarcande par la voie des airs. Cela semblait presque trop facile. Enfantin. Et s'il y avait des caméras épiant nos moindres agissements, comme j'avais entendu certains le supposer? Les yeux de Muller et ses oreilles dans tous les coins de la cité verticale, s'amusant de nos efforts et de nos aventures.

Tamara nous conduisit par un lift de service jusqu'à un ensemble de grands hangars mal éclairés, aux plafonds enchevêtrés de poutrelles d'acier. D'étranges véhicules étaient rangés en ligne, sorte de planeurs à l'allure de phalènes nocturnes.

Nous trouvâmes Ange-Albert, personnage bourru à la tenue impeccable, affairé à réviser des cartes dans son bureau. Il reconnut tout de suite la princesse, s'inclina roidement, puis impressionné par mon uniforme, se mit dans un garde-à-vous inoxydable. Je le saluai promptement, prenant soin toutefois de bien mettre en évidence la virginité de mon poignet, puis sans préambule le mis au fait de sa pressante mission.

L'appareil fut préparé sur-le-champ et déplacé devant la grande porte du hangar principal. Le pilote semblait décontenancé devant l'empressement que l'on montrait à l'exécution de cet ordre. Mais l'obéissance proverbiale qui sied à ce type de militaire l'empêcha de ciller et de s'adonner au doute ou à l'hésitation. Pas de question ni d'objection, exécution.



Jean Gagnon

La grande porte grinça puis s'ouvrit sur l'extérieur. Je m'attendais à être ébloui par l'éclat du soleil et la blancheur des nuages. À ma grande surprise, le ciel était d'un noir d'encre, zébré du long cortège des cirrus nocturnes, percé d'étoiles lointaines et glacées. La nuit! Alors qu'à l'intérieur de la maison régnait le jour artificiel, dehors la nuit couvrait tout de ses ailes de chauves-souris.

Un vent glacial s'insinua dans le garage, gonflant les voiles des avions. La piste de décollage s'étirait dans le vide, se perdait dans les ténèbres. L'avion s'avança, minuscule au bord du néant, et la princesse y prit place. Je bondis sur le marchepied, hésitant, tiraillé dans mon for intérieur par mille petits démons.

-Je ne pars pas, Tamara. Pas maintenant.

Elle poussa un petit cri d'étonnement, me saisit la main.

-Va. Je te rejoindrai chez ton père à Samarcande. Je te le promets. J'ai des réponses à trouver. Les mots se bousculaient sur mes lèvres, mes yeux s'embuaient. Dans un brouillard de lambeaux de nuages qui envahissait la place, je refermai le cockpit de l'appareil et le laissai s'engager sur la piste, hors des murs de Mullertown.

Au bout de quelques secondes, il s'évanouit sans bruit, avalé par la nuit. Déjà, la grande porte se refermait au-dessus de ma tête. Je quittai le quai en proie à des émotions confuses.

Je faisais une grimace à la face de tous ces mornes trouffions en uniformes affairés ça et là à d'ennuyeuses besognes.

Mais j'aurais voulu pleurer de rage d'avoir perdu cette princesse étrange.

Ah, je n'étais rien? Le résultat anonyme d'une expérience en laboratoire?! Une créature clonée sans âme ni personnalité? À présent, c'est à l'offensive que je passerai.

Passe-partout, passe-muraille, homme invisible, j'allais secouer cette tour et son diable avec. J'allais me faire un nom à la barbe du dieu Muller!

Je troquai mon costume princier contre celui d'un garde, veste, pantalon et casque chipés dans le quartier militaire du complexe aérovoilier du huit centième étage. Avant d'aller secouer les puces du chat, je voulais contrecarrer ses projets de rétorsion contre les insurgés des bas niveaux.

Je me rendis donc au premier étage des entrepôts, niveau deux cent. Je croyais aboutir dans un espace inhabité, où s'entassaient des milliers de caisses de toutes sortes manipulées par quelques machines monstrueuses.

J'atterris au milieu de milliers de soldats s'affairant à élever des barricades çà et là, ou bien tout simplement au repos par groupes, jouant aux dés sur des caisses ou grignotant leur ration de cubes nutritifs. Les ordres tonnés des supérieurs claquaient par dessus le tumulte des voix entremêlées. Un garde surveillait l'ascenseur; je le saluai en lui annonçant que je précédais un groupe d'intervention nocturne. Il m'invita à prendre un peu de repos et à me rassasier avec les autres.

Je finis par m'assoupir derrière un stock de conserves destinées à West-Wester. Dans mon rêve, le papillon s'envolait au loin.

À mon réveil, de nouveaux individus venaient d'aboutir par l'ascenseur, peinant sur deux énormes bonbonnes métalliques.

-Attention! aboya un petit militaire teigneux et barbichu. Je ne donnerais pas cher de notre peau si le contenu se répandait ici! Il est plus que mortel. Un râlement guttural vint interrompre son laïus. Le chimiste et créateur du gaz meurtrier, soutenu par

deux soldats, vomissait ses boyaux sur le pas de l'ascenseur. Le voyage ne lui avait pas été bénéfique.

-Lieutenant, dit l'un des gardes, ce bâtard puant fait des dégâts partout. Jamais il ne pourra manipuler le mélange des gaz dans cet état!

-Arrangez-vous pour qu'il dégrise d'ici une heure, lui ordonna le petit barbu. Conduisez-le à l'infirmierie, qu'ils le réveillent à tout prix! Et vous autres, préparez l'expédition, portez les bonnes à l'escalier et tenez-vous prêts.

Je m'empressai de leur offrir mon aide pour déplacer leur attirail.

Dissimulée derrière une grosse caisse de bois s'ouvrait une petite porte donnant sur un bout d'escalier mal éclairé. Certainement une issue de secours menant d'un étage à l'autre et s'étendant peut-être sur toute la hauteur de la cité-maison.

-Dire qu'il faudra descendre ces grosses bouteilles par là jusqu'aux fonderies, râla un des types du commando.

Cinquante étages! -Pas pour rien qu'ils t'ont désigné, Le Boeuf, lui répondit un autre en évaluant la grosseur de ses biceps.

Lorsque la charge fut sur le palier, les gars se retirèrent pour quérir la balance de leur équipement. Je profitai de cet instant de solitude pour m'éclipser par la cage de l'étroit escalier et me fonder vers les niveaux inférieurs.

Les marches, par tronçons de vingt, s'alignaient entre deux murs, puis aboutissaient à un petit palier carré, repartaient vers la droite en formant un angle de quatre-vingt-dix degrés. Vingt marches, un palier, puis vingt autres marches à droite.

Il s'agissait d'une spirale sans fin tournant autour d'un axe central carré, sorte de grosse colonne de briques tenant lieu d'épine dorsale à cette structure. En guise d'arme au cas où je ferais une rencontre inopportune, je m'étais muni d'un bout de tuyau métallique ramassé là-haut dans l'entrepôt.

Je dévalai les niveaux à toute vitesse, déterminé à atteindre le cent cinquantième plancher, là où Vitek et ses compagnons avaient établi leur état-major.

Enfin je pourrais trouver des alliés prêts à partir en croisade vers les hauts niveaux.

D'autres gens ayant soif d'équité et de vérité dans cette tour de mensonges.

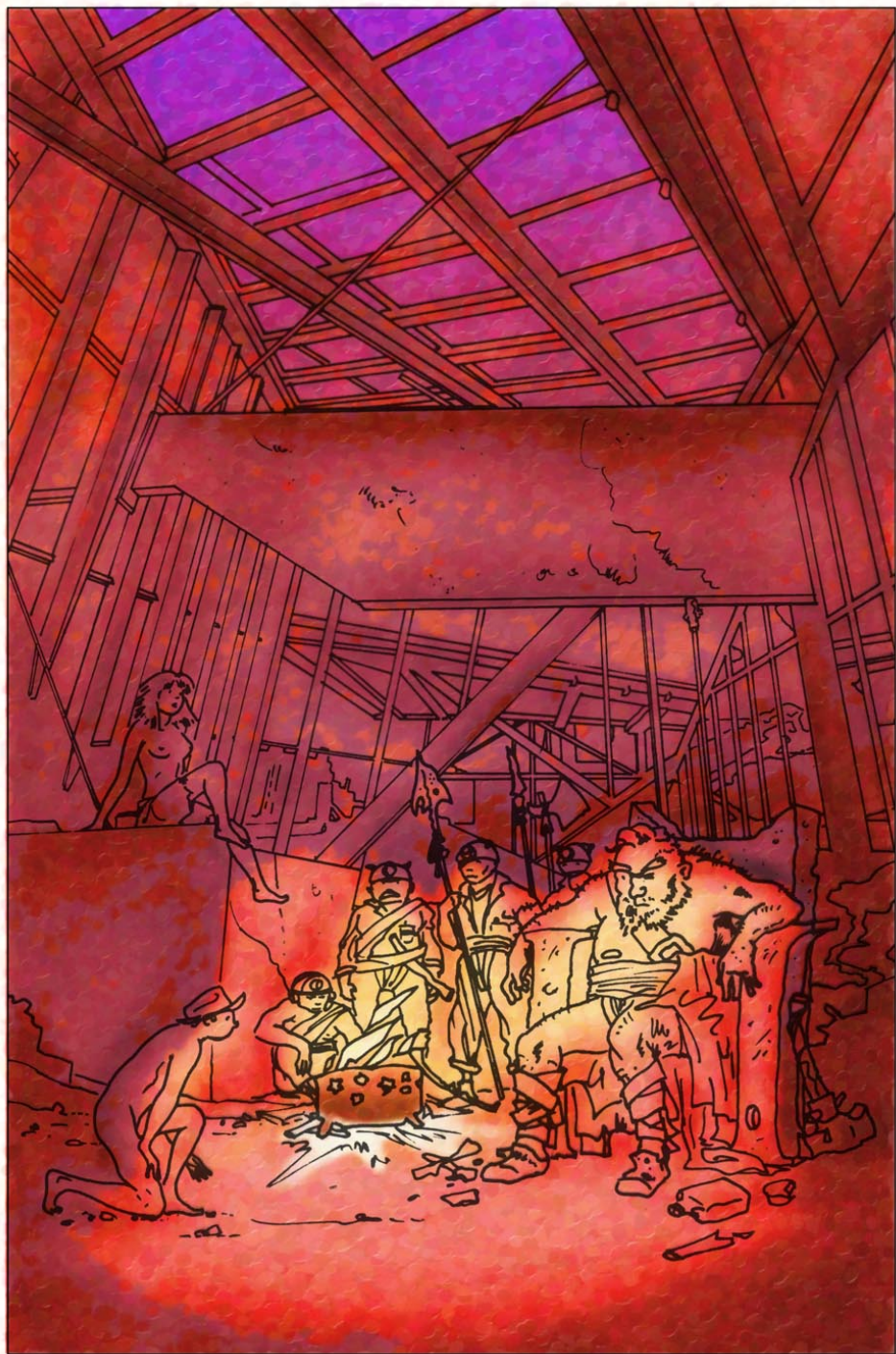
Peut-être réussirions-nous à redresser cet arbre crochu, donner une orientation nouvelle à la politique établie et changer les règles du jeu. Vitek constituait mon dernier espoir de trouver un allié ici-bas.

À chaque deux paliers se dessinait le cadrage discret d'une petite porte dans le mur extérieur de l'escalier. Cinquante étages me séparaient des insurgés; je comptai donc les portes pour en arriver finalement, étourdi par ma course en vrille, à la porte correspondant au cent cinquantième niveau.

Je l'ouvris; l'issue était murée à l'aide de briques. Toutes les issues devaient être camouflées ainsi pour garder secrète l'existence de ce puits aux mille degrés. Je soupesai le gourdin de fer dans ma main. Le mur qui colmatait l'accès aux fonderies n'était qu'une façade provisoire, donc destiné à tomber facilement sous les coups. Je rassemblai mes forces et m'élançai en tenant le tuyau comme un bélier.

Les briques volèrent autour de moi et je m'étendis sur le ventre de l'autre côté de la brèche. Deux énormes silhouettes dans l'obscurité lancèrent des cris rauques à quelques pas de moi, puis me tombèrent dessus, m'immobilisant au sol sous une étreinte persuasive.

Dans la pénombre régnante, des feux lointains rougeoyaient, mettant en relief de grandes carcasses métalliques, machines lourdes et immobiles. Mon arrivée avait surpris ces gaillards postés près de l'issue insoupçonnée et que j'avais mis à jour avec fracas. Un attroupement de curieux s'agglomérait autour de moi, poussant des cris de surprise et se bousculant.



XVI

Paralysé et roué de coups, je fus transporté comme un vulgaire paquet de chiffons vers un grand feu où siégeait un conseil hirsute. Jeté à nouveau au sol, mes yeux rencontrèrent deux pieds chaussés d'énormes bottes au cuir maculé de cambouis. Relevant la tête, je découvris un personnage grotesque, accumulation de haillons et de ferrailles couronné d'une tête rougeaude à la chevelure flamboyante. Le géant roux darda sur mon être deux yeux injectés de bile alors que sa bouche éructait une dentition inégale et abjecte. Un grognement s'échappa dans ma direction, transportant la pestilence d'une haleine détériorée. À ses côtés, des femmes brunes et à demi nues avaient interrompu une activité maladroite et quelques personnages tout droit sortis d'un conte barbare roulaient des yeux étonnés.

-Vitek! C'est un escalier caché derrière ce mur! aboya une voix derrière moi.

-Tu es seul, espion? me demanda un homme au regard noir.

-Vitek? me hasardai-je à lui demander.

Tous y allèrent d'un éclat de rire tonitruant, puis s'écartèrent, ne laissant que le monstre roux me surplombant sur fond de flammes d'enfer.

-C'est moi que tu cherches, p'tit gars? lâcha-t-il, menaçant. Qui t'envoie? Le général de Muller t'a-t-il chargé des négociations?

Un rictus tordu fendit sa grosse face rouge. -C'est bien imprudent de descendre ici tout seul, et de nous révéler ce passage alors que tous les autres accès sont bloqués.

-Écoutez, m'élançai-je. Je suis de votre côté!

Je n'en étais plus du tout certain, mais c'était la seule carte qu'il me restait.

-Je suis venu au péril de ma vie vous avertir d'un danger qui ne tardera pas à se concrétiser et à vous tomber dessus! À l'heure qu'il est, un commando spécial descend des entrepôts par cet escalier avec des bonbonnes d'un gaz mortel pour vous exterminer tous!

-Ils veulent nous gazer? dit-il comme à son intention, passant une main énorme sur son visage mal rasé. Et qui me dit que tu n'es pas envoyé pour nous raconter une histoire et nous attirer dans un piège?

Puis, s'adressant aux autres: Fouillez cet avorton, mettez-le à poil!

Ce qui fut fait, et sans ménagement. J'en arrivais à regretter mon initiative. Au lieu de trouver une armée d'ouvriers dégoûtés de l'exploitation, affamés et réunis autour de leur chef, une tête digne des grands idéalistes réformateurs, voilà que je revivais la cour des miracles du moyen-âge, au milieu d'un camp de barbares assoiffés de vengeance, et qui, assurément n'hésiteraient pas à faire payer très cher leur frustration à tous les habitants des niveaux supérieurs, sans distinction.

Tenant à éclaircir, ne serait-ce que pour me prouver mon erreur de jugement, les questions qui se bouscuaient dans mon crâne, je lui demandai:

-Quelles sont vos intentions en ce qui concerne ceux qui se trouvent plus haut? Avez-vous songé à trouver un moyen de parlementer avant qu'il ne soit trop tard? Rien n'est encore joué, ils ont besoin de vous pour faire fonctionner la machine, et vous avez besoin de meilleures conditions, c'est certain...

Le gros interrompit sauvagement mon bafouillage.

-Leurs machines, ce sont eux qui vont les faire rouler, s'ils survivent au raz-de-marée!

Il se racla la gorge et cracha par terre. -Nous autres, on a fini d'être les esclaves. On veut profiter des richesses!

Une clameur vint appuyer son discours. Il continua.

-Et surtout, on veut voir Muller, ce rat puant, crever en haut de sa tour! Et à Gédonie, tous ces enculés de galonnés ramper à nos pieds et nous laisser leurs femmes en échange d'une mort douce. Ouais, je veux qu'ils crèvent de peur alors qu'on se fait leurs comtesses!

Une autre clameur, déchaînée, assourdissante, venant de tous ces guerriers éclopés et saoulés de promesses.

Mon dieu, je vivais un cauchemar. Ce gros dégueulasse sanguinaire et inculte allait mettre la tour à feu et à sang, et cela en partie grâce à moi.

-Tu disais qu'ils s'en viennent, reprit l'homme au regard noir, celui qui jouait l'éminence grise de Vitek. Avec du gaz pour nous exterminer tous? Combien sont-ils?

-Je ne sais pas, une dizaine peut-être, lui répondis-je.

-Bon. Alors on va envoyer un groupe en éclaireur, pour vérifier.

-Et ce petit trou-de-cul va les accompagner, renchérit son chef. Comme ça si ça foire, il sera au premier rang.

-Je ne crois pas, suggérai-je, que ce soit une très bonne idée.

-Exécution! gueula-t-il.

Quelques fiers-à-bras furent désignés, tous de preux guerriers en bleus de travail, les casques protecteurs ayant été modifiés pour ressembler grossièrement à des haumes gothiques par l'addition de rebuts métalliques et autres subtils accessoires. Armés de lourds outils cracheurs de rivets et autres massues

baroques, le groupe s'aventura timidement dans la cage de l'escalier. On me poussa brutalement parmi eux.

-Est-ce que je peux au moins récupérer mes vêtements, leur criai-je.

Une de ces brutes me jeta un haillon infect, bout d'étoffe grossière et trouée. Je ne savais pas trop par quel bout l'enfiler.

Tout se déroula ensuite très rapidement. Je sentais bien qu'au détour d'un palier on allait tomber sur les bonbonnes, le chimiste et un commando de mercenaires armés jusqu'aux gencives. Et c'est ce qui se produisit. Dans une situation comme celle-là, le fait que vous ayez ou non un numéro sur le poignet ne fait aucune différence.

Les types qui précédaient les bonbonnes reçurent d'aplomb une giclée de ferraille et s'écroulèrent à mes pieds. Il s'en fallut de peu pour que ces barbares me trucident par la même occasion. Je vis les deux gros réservoirs dodeliner, puis pencher vers nous dangereusement.

-Attention! criai-je, alors qu'une rafale de plombs venant de l'autre camp sifflaient à mes oreilles et s'entrechoquaient sur les murs et le métal des contenants déstabilisés. Les grosses bouteilles basculèrent dans le vide et leurs têtes heurtèrent les marches. Un sifflement s'en échappa aussitôt, signe que le gaz se répandait maintenant dans l'air.

Les combattants s'empêtraient les uns dans les autres alors que les bonbonnes exhalaient leur venin en dévalant l'escalier. Le chimiste sembla reprendre d'un coup ses esprits et le cri qu'il lança couvrit les rugissements frénétiques des adversaires et le cliquetis des armes heurtant les armures de fortune.

J'escaladai en une seconde ce noeud d'humains en furie, mes veines gonflées d'adrénaline, habité d'une urgence folle de mettre le plus de degrés possible entre le gaz et moi.

Je gravis les marches quatre à quatre avec la désagréable impression que ma peau se froissait sous les rides d'une vieillesse prématurée. J'imaginai mes os desséchés claquer sous l'effort et s'effriter comme des galets, mes dents se déchausser et mes cheveux partir par poignées, l'horreur était à mes trousses.

C'est pourtant entier que j'arrivai à la hauteur du deux centième étage, où l'armée avait ses quartiers. La petite porte était close et verrouillée, je n'insistai pas. Je continuai mon ascension vers le sommet. La descente eut été plus facile. Mes jambes faiblissaient d'étage en étage. Le cœur me cognait dur dans les tempes et mon souffle devenait court. Je ne savais plus à quel étage je me trouvais. Si j'avais pu descendre au lieu de monter.

Rejoindre le professeur Vivaldi et sa bande d'archéolo-spéléologues. Puis m'évader pour de bon, comme Tamara, de cette prison.

Le souvenir de la princesse me noua la gorge. J'étais vraiment au bout de la piste, à moitié nu, fourbu et désespéré, l'organisme peut-être affecté par un gaz terrible. J'étais un pauvre *loser*.

Je m'effondrai, à bout de force, sous un plafonnier hideux comme tous ceux qui s'échelonnaient au long de cet interminable escalier, laissant filtrer une lumière jaunâtre et irréaliste.

XVIII

Dans un demi-sommeil, je gravis encore des dizaine de marches. Épuisé, mais comme une mécanique allant au bout de ses ressorts, je continuais de gravir obstinément les degrés, encouragé par d'invisibles supporteurs, dans une maison qui n'existait peut-être même pas.

Allais-je me réveiller d'un interminable coma, dans une chambre d'un grand hôpital, après avoir subi une délicate intervention chirurgicale, entouré de visages familiers? Si tout cela n'était qu'un rêve, comment expliquer les périodes où j'ai dormi et rêvé? Le rêve dans le rêve?

Non, je devenais fou, complètement déboussolé. J'avançais, les yeux fermés, répétant inlassablement les mêmes gestes, pied droit, pied gauche, mon corps frôlant le mur intérieur de mon escalier-prison. Je ne me rendis pas compte de mon effondrement, étant déjà inconscient depuis un bout de temps.

Une main me secoua doucement l'épaule. De ma gorge, une plainte tenta de se glisser au dehors. J'ouvris les yeux pour découvrir un ange. Ça y était, j'étais mort pour de bon. Enfin, cette pensée me fit le plus grand bien.

Libéré, maintenant en sécurité de l'autre côté. Le danger, la peur et l'enfer, c'est ici-bas. Une fois mort et passé, on peut souffler, se reposer. L'ange caressa ma tête, remplaçant les mèches de cheveux collées à mon front, et un calme délicieux berça tout mon être.

Je reposais dans l'ouate, dorloté par cette jeune créature à la tenue immaculée, au sourire compatissant, à la chevelure de paille et de soie.

Puis, sous mes reins, une douleur s'éveilla; un angle dur s'enfonçait dans ma chair, meurtrissant les os de mon bas-

sin. J'émergeai, reprenant mes esprits brusquement, un éclat de verre dans ma léthargie, et derrière ma bienfaitrice apparut l'escalier crasseux de réalité. Je m'appuyai sur les marches pour me redresser, me retrouvant du coup bien vivant, et toujours prisonnier de la cage aux milliers de marches. -Oh non, expirai-je. Je ne suis pas mort.

-Peut-on mourir deux fois? fit-elle.

Quoi?! Se pourrait-il que je sois mort depuis le début? La tour, les étages, tout ça serait mon purgatoire? L'envie d'éclater de rire me chatouilla les mâchoires. Tout ceci existait peut-être bien mais dans une dimension intermédiaire, zone interdite aux vivants?

-Ce n'est pas ce que tu crois, ajouta-t-elle promptement pour mettre fin à mes déductions vaseuses. Tu es bien vivant, rassure-toi, fit-elle.

-On ne blague pas avec ça, lui lançai-je, ulcéré. Mais qu'est-ce qui se passe ici, à la fin?!

-Calme-toi, me répondit-elle doucement, un sourire espiègle effleurant ses lèvres. Je viens t'aider à mettre un terme à ton aventure, à ton périple. -C'est ça, on t'envoie en dernier recours arrêter l'enfant turbulent avant qu'il ne fasse plus de dégâts. J'ai assez fait joujou et foutu la merde dans la maison, maintenant...

-Viens, je te ramène, coupa-t-elle en se relevant. C'est terminé, on rentre.

Elle prit ma main et m'attira à un palier situé plus haut, et se posta devant le mur intérieur. Elle actionna je ne sais quel mécanisme mystérieux, et une ouverture se fit devant nous, à même la paroi, petite porte coulissant sans bruit.

Nous entrâmes dans ce qui constituait le coeur de l'interminable escalier, l'énorme colonne autour de laquelle il s'enroulait. Une petite pièce nue au sol métallique. L'absence de plafond laissait voir la vertigineuse cheminée qui nous surplombait; puits inversé s'étirant vers le sommet de la maison. La jeune fille en uniforme blanc que j'avais d'abord prise pour un ange, referma l'issue et presque aussitôt nous nous élevâmes vers les hauteurs. Le plancher n'était autre qu'une plateforme pouvant glisser à volonté entre les quatre murs de briques de cette tour creuse comme un astucieux monte-charge. Au-dessus de nos têtes, très loin, une lueur comme une fenêtre bleutée s'élargissait à mesure que la plateforme s'élevait.

Nous émergeâmes à l'air libre, sous un ciel acier et venteux, zébré de débris de nuages fantomatiques. On se retrouvait sur le toit de Mullertown, faite incommensurable de la tour de Babel reconstituée.

Le froid de l'altitude froissait mes haillons. Pour m'éviter le grelottement, l'ange aux ailes invisibles posa une couverture sur mes épaules. Il ne me manquait qu'une tasse de bouillon brûlant et le feu d'un âtre pour ressembler à un rescapé d'un naufrage, exténué mais vivant, fébrile mais en sécurité.

Tout autour, d'impossibles échafaudages s'élevaient, hirsutes et encombrés d'outillage. De grandes toiles protégeant les structures amorcées claquaient au vent, dorées par la lumière du soleil couchant.

La construction de la maison se continuait donc. Mille étages ne suffisaient pas?

La fillette se dirigea vers une agglomération de cages de verre qui parsemaient une région du toit. Des puits de lumière, songeai-je. Elle désire me montrer quelque chose.

Mais au fait, qui était cette fille? Mon ange gardien, sans doute. Elle agissait avec moi d'une façon familière, mais en contenant toutefois ses gestes et ses paroles d'une façon professionnelle, pour ne pas m'effaroucher. Ses sentiments semblaient amicaux, elle m'inspirait confiance.

Elle me fit signe d'approcher de la première cloche de verre.

Un grand salon ovale se trouvait juste en-dessous. Riche-ment décoré de vitraux teintés de bourgogne et de bleu sombre, il y régnait une ambiance austère et écoeurante, lourde et protocolaire. Cernée de pilastres byzantins flanqués d'angelots vénitiens en marbre clair, une large tribune accueillait un trône obèse tout de bois sculpté et serti de pièces d'émail lapis-lazuli.

Quelques silhouettes se tenaient à distance respectable de ce siège rustique, immobiles et roides, ce qui donnait à la scène une atmosphère de gel funéraire. Bien campé entre les bras du fauteuil royal, un énorme personnage tenait audience comme un seigneur médiéval recevant ses capitaines.

-C'est Muller? balbutiai-je à l'intention de mon ange, la voix empreinte d'émotion.

Acquiesçant pieusement, elle me fit signe de continuer à observer la scène.

Ainsi, ce gros bouddha dodelinant imperceptiblement du chef à l'étage au-dessous, était le dieu de cette tour, le but ultime de mon pèlerinage éprouvant. Évoquait-il quelque douloureux souvenir à ma mémoire éteinte?

L'état fébrile dans lequel j'étais plongé obnubilait toute réflexion intelligente.

Parmi les dignitaires qui lui faisaient face, je reconnus, stupéfait, le prince sauterelle Art, l'homme à face d'insecte que

nous avions, Tamara et moi, laissé inerte dans une chambre de Gédonie. Les minutes s'écoulaient sans que je pris conscience de leur durée. Le nez collé à la vitre du puits, je contemplais, figé, le roi ultime, tentant de discerner les traits de son visage, explorant les moindres détails de son anatomie faciale plongée dans l'ombre. Sa calvitie quasi totale, ses larges pommettes slaves, ses mains sculpturales et imposantes déposées sur les accoudoirs usés.

Au bout d'un temps, tous se retirèrent après mille courbettes et saluts militaires, sauf le prince Art. Une fois seul avec le maître, faisant fi des conventions, il s'aventura sur la tribune. Puis, sans autre préambule, il épousseta les épaules et les revers de la redingote royale. Et, comble de la témérité, il essuya d'un mouchoir le crâne dégarni de Muller, qui demeurerait prostré obstinément.

Le grand insecte fit le tour du trône, vérifiant l'état et la propreté du bois, puis, de sa main droite, saisissant la tête du gros souverain, il le pencha en avant, pour, de sa main gauche, tripoter quelque chose entre les omoplates. Réglages de routine, semblait-il.

Je levai des yeux hagards vers l'ange.

-Un...Un automate? m'enquis-je, héberlué. Acquiescement, additionné d'un sourire narquois.

-C'est un automate?! m'écriai-je en bondissant sur mes pieds. Devais-je éclater de rire ou bien me transformer sur place en crapaud-buffle du Bengale? Mes oreilles chauffaient ferme sur mon crâne transpercé d'éclairs violents. Les pièces d'un casse-tête éclaté virevoltaient dans ma cervelle, tentant de se replacer intelligemment. La jeune fille à l'uniforme couleur de coucher de soleil m'entraîna vers les autres verrières; autres pièces du puzzle reconstitué, spectacle insolite de musée de cire baigné d'une aura surréaliste.



XVIII

De grands étendards déchirés claquaient au vent sur les poutres d'étages inachevés et grotesques. Les niveaux qui, plus bas, revêtaient un aspect d'ordre plutôt baroque semblaient subir ici haut une distorsion défiant les règles de la géométrie.

La scène qui m'apparut sous le deuxième globe fit monter en moi une vertigineuse nostalgie, un incontrôlable étrangement d'émotion. Une sorte de tristesse auto-déterminée, ayant sa volonté propre et envahissante.

Cela prenait l'allure d'une habile reconstitution de chambrette d'enfant ancienne et désuète. Petit lit droit à montants de fer, commode bancale, coffre à jouets, cheval berçant à la crinière en balais. Je dis reconstitution, car il est peu probable qu'une telle pièce eût raison de se trouver là, à proximité des extravagances de château kitch du salon ovale. On se serait cru à une visite muséologique retraçant la vie quotidienne à une époque révolue, où un automate y aurait trouvé sa place. Par exemple, un enfant-robot affairé à reconstituer le casse-tête posé sur une table minuscule à la lueur d'une ampoule blafarde.

Un enfant-robot devenu roi-automate dans la salle voisine.

J'appuyai mon front sur la vitre pour déchiffrer l'image sur le casse-tête posé sur la table, en bas. Il représentait un antique moulin à aube érigé sur les bords d'un étang bordé de feuillus majestueux.

Quelle impression de quiétude émanait de cette oasis de nature, le vert de l'eau se mêlant au rouge du reflet des planches de l'édifice, les arbres moussus près de la grève, sombres refuges d'invisibles volatiles.

De gros arbres aux nuances douces comme une caresse se penchaient sur un étang sombre et apaisant.

C'est en souvenir et en hommage à cette scène toute simple et enfantine qu'avait été forgé le paysage qui m'avait captivé sur le mur de l'agence Cosmos. Nous passâmes à une autre bulle, autre tranche d'histoire. Mon guide discret me conduisait d'une cellule à l'autre, parcours des diverses étapes d'une existence et d'un apprentissage.

Une petite classe avec tableau noir, aux pupitres minuscules, aux images pieuses et aux cartes géographiques délavées. Une pièce déserte, mais constituant un havre de réflexion pour celui à qui elle appartenait et qui devait, dans de solitaires pèlerinages, venir méditer ici, penché sur les bois marqués d'inscriptions juvéniles et respirer l'odeur de la craie. Voici le lieu où j'ai appris, me soufflait une voix intérieure.

Dans un petit réduit, sorte de laboratoire de fortune installé dans un soubassement, une table de travail encombrée de fioles et de pages de notes griffonnées. Dans un vase gradué, une rose.

Du moins, l'épave d'une rose, devenue cramoisie, la tige plongée dans un liquide noir. Sur un feuillet jauni, une écriture minutieuse: comment torturer une rose, en titre, suivi d'une courte recette explicative.

-Jamais je n'aurais pu faire ça, moi...lançai-je à mon guide.

Elle demeurait silencieuse, à peine un haussement de sourcil. Dans ma tête, une voix semblait me dire: Des souvenirs, difficile de ne garder que les honorables. Je la suivais comme ma mémoire retrouvée, d'une alvéole à l'autre, me recueillant sur ces coquilles d'existence. Je me doutais bien alors du but de cette visite en forme de chemin de croix, qui, sans un mot me restituait l'identité me faisant défaut.

Cela m'apparaissait tellement incroyable, ce temple dédié à mon existence, alors que je ressentais chaque étape comme une évidence au fond de mon être. Ce pouvait-il que je sois lui, que ce soit moi que je retrouverais à sa place, en bout de course?

C'était une énigme contenant sa réponse, un miroir réfléchissant mon image complète qui m'était dévoilé. Le mystère n'en demeurait pas moins épais, la clarté de mes émotions affrontait la confusion de ma raison.

J'entrouvris la couverture dont j'étais drapé, exposant, pour appuyer ma pensée, mon corps frêle et encore jeune.

-Si je suis Ohisver Muller, je n'ai pourtant rien d'un patriarche bedonnant. Quel âge me donnes-tu?

Pour toute réponse, elle me conduisit à la dernière station de verre, la treizième si mes souvenirs sont exacts.

Des fils argentés s'étiraient dans tous les sens, tissant un labyrinthe de lignes brillantes entre les quatre murs de la petite cellule. Ces entrelacs complexes tendus même jusqu'au plafond soutenaient un amas ovoïde composé de fibres serrées. Maintenu à distance du sol, cet oeuf végétal atteignait un bon mètre et demi de longueur. Les filins qui le retenaient semblaient faire corps avec les murs cireux. Tout cela avait un aspect organique et visqueux, tranchant avec les architectures des cases précédentes.

Je me déplaçai pour mieux observer cette étrange installation, car des fils s'aggloméraient même sur l'intérieur du puits de lumière, dont un carreau était totalement obstrué. On avait aussi remplacé une des vitres, probablement ruinée par le poids exercé par les fils tendus depuis l'oeuf.

-Un cocon! C'est un énorme cocon!? Je lançai ces mots

comme une lumière s'allume, à la vitesse de ma pensée. En effet, l'objet avait tout du cocon, et je vis sur son flanc une large ouverture, plaie laissant voir le vide qui l'habitait.

Je songeai aussitôt au prince Art, ce grand insecte arrogant. Je l'imaginai très bien s'extirper de ce nid foetal, peinant pour en extraire ses longs membres noueux, ouvrant ses grands yeux miroirs. J'en fis part à l'ange, qui, réprimant un sourire, me lança :

-Tu ne te rappelles pas de ça? Mais c'est toi qui es sorti de là!

-Moi? Alors là, je ne comprends plus rien.

-C'est toi qui a déchiré l'enveloppe de l'intérieur et qui t'es ensuite enfui par la verrière, comme un papillon de nuit attiré par la lune!

La nuit descendait son ombre silencieuse sur la mer de nuages qui s'étendait de part et d'autre de la maison. Loin au-dessus de nos têtes, de petits points brillants scintillaient faiblement. L'air devenu plus froid nous força à trouver un abri dans les nouvelles constructions qui, en se découpant à contre-jour sur le ciel, ressemblaient à de primitives termitières, tours archaïques aux courbes douces, parsemées d'ouvertures disposées anarchiquement. Notre refuge s'apparentait plus à une grotte qu'à une architecture humaine.

-Le grand Muller, commença l'ange, voyant ses jours comptés par la vieillesse et l'approche de la faucheuse, fit un pacte avec les gens du prince Art, qui possédaient des pouvoirs et une science inconnue des hommes, pour retrouver la force de la jeunesse. Leurs savants avaient déjà accompli des prodiges en façonnant l'énergie vitale, notamment recyclée par le biais de pratiques peu louables.

Ils formèrent donc un grand cocon pour que renaisse l'essence du vieux Muller, en stipulant par contre qu'il devait leur céder quelque chose en retour. C'était à prendre ou à laisser. Ils seraient, de toute façon, les maîtres de la Maison tôt ou tard. La tour leur avait offert une porte sur le monde, d'où leur rayonnement allait s'étendre.

Muller avait déjà assisté à plusieurs démonstrations de leur savoir-faire, comme par exemple sur la princesse Tamara, danseuse douée venue de Samarcande et qui éblouissait la cour par des illusions sensorielles extraordinaires depuis qu'elle avait reçu le don des étrangers.

-Tamara ! Ainsi donc c'est grâce à une mutation qu'ils lui ont fait subir, qu'elle peut faire apparaître, en dansant, de la neige qui chatouille et des étincelles. Heureusement, à l'heure qu'il est, elle a retrouvé sa place, près de son père à Samarcande.

-Sa place n'est nulle part ailleurs qu'ici. À Samarcande, ses dons particuliers lui vaudraient la condamnation. Les gens ne comprendraient pas.

-Mon dieu, qu'ai-je fait ? Un voilier des airs l'a emportée vers son pays, et cela grâce à mon aide !

-En ce moment, le voilier comme tu dis, fait route vers Mullertown. Crois-tu les dirigeants assez stupides pour se laisser berner par un novice ? N'oublie pas qu'ils ont des yeux et des oreilles dans toute la Maison, et que rien n'échappe à leur contrôle.

-Nous avons pourtant réussi à immobiliser le prince dans un tripot de luxe de Gédonie, avant de s'enfuir, sans donner l'alerte.

-Bah, fit-elle avec une moue, comment être certain que c'était bien le prince Art ? Ils se ressemblent tous.

-Mais...Tamara court un grave danger en revenant ici. Il faut que je puisse l'aider...

Je m'apprêtais à bondir hors de la caverne nous tenant lieu de cache, persuadé de pouvoir m'élancer au secours de ma belle, moi, chevalier Ohisver, drapé de sa cape de laine. L'ange tira sur ma couverture afin de m'en empêcher et me lança: -Qu'est-ce que tu crois qu'on attend, ici, sur le toit à se geler les extrémités?

Mon visage s'éclaira d'un sourire béat.

-Nous devrions apercevoir l'aéroplane d'ici une heure, continua-t-elle. Si j'extrapole, la princesse elle-même souhaite rentrer à la tour, après avoir vu ce que son ancien monde est devenu. Il n'y a pas de place pour les mutants là-bas. Les gens ont une réaction émotive à ces nouveaux phénomènes et sont à mettre tout à feu et à sang dans une croisade désespérée. Je crois même que Samarcande, joyau réprouvé d'une ancienne civilisation, et qui brillait comme une étoile depuis peu pour éclairer cette partie du monde, a culbuté dans l'anarchie et la bêtise d'une guerre civile.

La seule lueur des feux, provoquée par les explosions dans la ville privée de lumière, a dû contribuer à effrayer la princesse.

-Il n'y a donc pas d'issue, pensai-je à voix haute.

Se pouvait-il que la vie ne soit plus possible pour nous hors des murs de la cité verticale? Je songeais à toutes les malheureuses victimes de Cosmos, qui, croyant fuir vers un autre monde, servaient de matière première aux exploits scientifiques d'une nouvelle race de dominants. Et tous ces exploités des étages inférieurs, aux cerveaux broyés par la machine, aux corps enchaînés sous les fouets des tortionnaires.

Qui allait payer pour cela? Pourquoi la fille à mes côtés semblait-elle cautionner un tel mode d'existence?

Et moi, dans toute cette affaire, j'étais le premier à devoir porter le poids des conséquences sur ma conscience. Une conscience devenue répugnante à mes nouveaux yeux. Je n'avais pas seulement créé cet enfer, mais je l'avais vendu égoïstement aux étrangers.

Quoique ces étrangers m'avaient peut-être forcé la main pour obtenir le contrôle de la Maison. Je ne croyais pas qu'ils fussent si invulnérables qu'on le disait, que la fille le prétendait. Naïvement, j'avalais toute cette histoire d'omniprésence et de suprématie manipulatoire de la part des dirigeants. Mais je ne pouvais m'empêcher de croire que je les avais possédés à plusieurs reprises et même ébranlé leur assurance; ils ne pouvaient pas tout prévoir, dont ma présence persistante comme un bacille dans leur organisme. Je m'étais infiltré dans leur labyrinthe sans qu'ils n'y puissent rien changer, et j'avais foutu la merde jusqu'aux étages inférieurs, faisant avorter la répression des insurgés.

Le petit ange cornu m'avait amadoué en me révélant mon identité; néanmoins, ma confiance ne lui était pas entièrement vouée. Tamara revenait-elle réellement ou bien attendions-nous autre chose, prostrés dans le creux difforme d'un bâtiment inachevé? Trop de questions demeuraient en suspens comme autant de petits démons me piquant de leurs queues fourchues.

Il y avait ces créatures qui déferlaient sur Mullertown, comme les sauterelles d'une plaie d'Égypte. Avait-on percé leur monde en forant pour extraire le Solium, leur donnant accès à notre univers de surface, ou bien les avait-on attirées à force de lancer des sondes au coeur des autres galaxies?

Leurs pouvoirs ne semblaient en rien technologiques, mais tenaient plutôt des forces naturelles, magies primitives utilisant des énergies trop subtiles pour être décodées par nos rationnels scientifiques.

Ici, près de la côte de l'ancien continent, s'élevaient les fondations du nouveau monde, probablement à l'endroit même où les premiers humains avaient migré, humains fruits d'une mutation volontaire ou d'un exercice de la nature. La genèse du second souffle.

Une lueur dans le ciel me tira de ces laborieuses réflexions. Un point lumineux grossissait en se dirigeant vers nous.

-C'est la princesse, dit mon guide en sautant sur le toit. En effet, l'aérovoilier avait fait demi-tour quelque part au-dessus de l'Orient ou de l'Europe de l'Est, et Tamara, impuissante, n'avait eu qu'à se laisser reconduire à son point de départ.

-Princesse Tamara, fit la petite en accueillant la passagère qui posait pied à terre, grelottant et encore étourdie par le voyage, laissez-moi vous présenter le grand Ohisver Muller, imperator et suprême créateur de Mullertown, dont le nom est craint et vénéré sur tous les niveaux.

Tamara cherchait en vain l'escorte du grandiose personnage dans l'obscurité régnant sur le toit, les yeux hagards et les membres fébriles, longue araignée noire sur une surface glacée. Je descendis vers elle, tranquillement, buvant goulûment son image à chacun de mes pas, puis, ouvrant ma couverture comme un paravent entre nous et le reste du monde.

La fillette en robe blanche intervint dans notre étreinte en me tirillant par le coude.

-La paix! lui criai-je par-dessus l'épaule de Tamara. Elle disparut dans l'ombre d'une structure métallique.

Cette nuit-là, sur le toit du monde, bien au-dessus du torrent des vies tumultueuses, de l'inextricable maelstrom de l'humanité, il neigea autour de nous; des flocons incandescents et virevoltants parcourus de toutes les couleurs du spectre lumineux. Nous, les papillons aux ailes invisibles, étions désormais à même de découvrir toutes les possibilités de nos existences transmuées.

XIX

Aujourd'hui, j'ai terminé la transcription de toute mon aventure au sein de la Maison aux mille étages, et depuis son commencement, bien des lunes ont franchi la voûte du ciel.

J'ai rejoint, au millième étage, les appartements que Muller occupait avant sa renaissance. J'en ai pris possession malgré le fait que celui qui fut Muller n'ait plus rien à voir avec moi, c'est-à-dire celui qu'il est devenu.

J'explore tous ces objets hétéroclites rangés dans des dizaines d'armoires et d'étagères et qui constituent le cabinet de curiosités qu'il nous a laissé en témoignage de son passage. Il y a des plans et des maquettes d'Ima Tchoukov, des études de faisabilité complexes, des esquisses de projets irréalisables. Pourquoi cette folie, cette démesure, cet entêtement à réinventer le monde?

Un monde où l'on peut développer son ubiquité, mais qui n'est pas meilleur que l'original. Une sorte de macrocosme tordu, où le rang détermine la qualité de vie, gravé non pas dans les gènes, mais bien en vue; dans la chair du poignet. Ce que je me demande aujourd'hui, c'est le but qui avait poussé le jeune et ambitieux Ohisver à se lancer dans une telle entreprise. Et pourquoi, selon mes impressions, il ne l'a jamais atteint. La réponse est en moi, profondément cachée dans un repli de ma mémoire lessivée.

Parce que je n'ai pas une longue expérience en souvenirs, je les compile minutieusement, je peaufine chaque grain de mon existence qui passe le col du sablier. Pour comprendre.

J'ignore la durée de mon sursis ici-bas. Combien de temps vit un papillon avant que ses ailes ne s'effritent?

Avec Tamara, c'est la nuit que nous ouvrons nos grandes ailes invisibles et que l'on se rejoint comme lors de notre première rencontre. En rêve. C'est un territoire réservé à nos doubles, à l'abri des effets du réel, de l'univers tangible où je mène une vie parallèle. Une vie qui revêt à mes yeux, autant d'importance que la diurne.

Un souvenir vécu et qui appartient désormais au passé n'est pas plus tangible après-coup, lorsque l'on fait appel à notre mémoire, que le moment que l'on a pu imaginer en rêve, n'est-ce pas? Il n'y a que le présent sur quoi on peut exercer des transformations. Ce qui est passé n'existe plus, enfin pas plus que les rêves. C'est pour cela que mon existence rêvée d'homme-papillon compte autant que celle vécue sur le plan matériel de la tour.

Sauf qu'elle risque bientôt de compter davantage, car elle me libère de toute contrainte rationnelle. Qu'est-ce que ça peut faire, après tout.

Lorsque Tamara me visite, à la nuit tombée, et que les fils argentés de nos existences s'entrelacent en silence, loin au-dessus de nos têtes endormies, je me dis qu'il est là, le but qu'Ohisver a atteint.

Exister au-dessus de tout, marcher dans le ciel sur de la poussière d'étoile et briller avec les astres. D'autres nuits, funambule sur un fil de soie, je glisse jusqu'à son rivage, que je devine par la pulsation du ressac qui scintille sous la lune. Je vibre comme un jeune lépidoptère, elle déroule ses ailes magnifiques et nous partons. De l'autre côté.

On pourrait se demander où est passé le courage et la soif de justice qui m'ont secoué maintes fois lors de mon périple sur les étages. On pourrait se dire -Oh, il a abandonné la réalité pour l'évasion, et il passe ses nuits à couler de chimères en rêveries. On pourrait croire que j'ai oublié West-Wester, sa faune hirsute et ses trafics illicites, l'agence Cosmos, les sous-étages d'esclaves qui n'ont jamais contemplé un bout de ciel bleu, tous ces humains en conserve qui jouent les vivants dans ce grand mausolée. Et le professeur Vivaldi, vieux troglodyte acerbe entouré de ses disciples, enfoui dans les parties murées des sous-sols.

Possible. Oui, d'une certaine façon, je ne me faufile plus sur les étages à la recherche d'une promesse d'humanité de la part des locataires. Il faut dire que les horizons tracés par ma mutation me portent à l'introspection, à l'exploration des paysages de l'âme.

Mais laissez-moi vous relater une dernière incartade dans les profondeurs qui me laisse espérer une approche plus tangible de mes dons spéciaux. J'avais en tête de rejoindre, vu ma facilité en ce domaine, le rêve d'une autre personne que ma princesse, soit mon premier instructeur, le professeur Vivaldi. J'étais persuadé d'atterrir dans une zone où foisonnent les phénomènes astraux, enrichie d'expériences humaines et astrophysiques.

Une nuit, donc, j'ai tenté de le visiter dans son rêve. J'ai traversé aisément tous les niveaux, quoique certains étages grouillaient de monstres avides de rendre fous ceux qui se hasardent à leur portée, et j'ai plongé vers le repaire oublié du vieil astronome.

Mais, malgré l'heure tardive, il ne dormait pas. J'eus la surprise de le surprendre affairé à lire dans son fauteuil, une pipe fumante à la main. J'étais sorti du sentier jalonnant le plan des rêves pour suivre la piste de la réalité, et je pouvais à ma guise exister dans l'espace réel sans toutefois me trouver là! Je flottais au-dessus du sol, près du vieillard qui ignorait totalement mon invisible présence.

Plus sécuritairement qu'avec l'aide de mon poignet sans marque et de mes ruses et déguisements, il s'avérait que je puisse aller et venir en véritable homme invisible où bon me semblait. Tout m'apparaissait au travers d'un léger voile de lumière, comme dans les rêves. J'humais l'odeur du tabac grillé qui s'échappait en volutes mauves du foyer de la pipe, j'entendais même le craquement de l'écorce des pages jaunies que les doigts du vieil homme tournaient tranquillement. Au bout d'un temps indéterminé, une de ses élèves vint le chercher pour une balade nocturne.

Tout naturellement, je les suivis le long d'un sombre couloir, puis dans un petit escalier de pierre, alors que Vivaldi revêtait un manteau léger et se coiffait d'un drôle de petit chapeau, semblable à celui qui m'avait couronné tout au long de mon excursion de jadis dans la tour. Nous passâmes une simple porte de bois vermoulu, pour nous retrouver... à l'air libre!

Au milieu de rochers et de ruines envahis par la végétation, sous un ciel d'encre qui disparaissait derrière la silhouette cyclopéenne de l'édifice surplombant la scène, les marcheurs prirent un petit chemin en pente qui descendait jusqu'à une berge. Droit devant, un océan rutilant déroulait ses vagues à l'infini, se perdant dans la nuit piquée d'étoiles lointaines.

Nous étions bel et bien dehors, sous la caresse d'un vent doux et dans le silence de l'absolu. J'en voulus au professeur à partir de ce moment-là de m'avoir si bêtement expédié au coeur de la tour au lieu de me guider vers cette sortie, à l'air libre. Lors de mon évasion du cocon, j'étais descendu jusqu'au tréfonds de la bâtisse, sans doute en quête de cette petite porte ouverte sur l'univers extérieur, et ce vieux rancunier avait saisi l'occasion de tenir sa vengeance, et m'avait fait reconduire dans les hauteurs.

Me retrouvant ainsi planant au pied de la maison, j'en profitai pour explorer les environs immédiats. Sur une centaine de mètres en périphérie de l'édifice, il n'y avait qu'anciennes constructions effondrées et rongées par le temps. Puis, quelques plateformes posées çà et là sur les flots, longs quais déserts et vétustes. Je longeai la grève inlassablement, ne découvrant que désolation.

Puis, deux personnages en ombres chinoises apparurent au tournant d'un rocher noir, et qui semblaient scruter l'horizon avec l'espoir, peut-être, qu'un navire ne se pointe au loin.

A mon étonnement, je reconnus le professeur Vivaldi et sa compagne. Je fus foudroyé alors par la déduction qui balaya tout dans mon esprit; nous nous trouvions sur une île! La tour s'avérait être un phare inimaginable, planté en plein océan, à l'écart de toutes terres et, du fait même, isolé du reste de la planète. Le choc de mes pensées créa une réaction imprévue dans mon état de fantôme baladeur. Comme si un élastique me tirait vers l'arrière, je remontai jusqu'à mon corps endormi en une fraction de seconde, tel un poisson pris à la ligne d'un brutal et expéditif pêcheur. Je réintégrai mon véhicule de chair, abasourdi par cette nouvelle révélation, désemparé plus que jamais par l'aspect carcéral de la situation.

Exténué par l'expérience, les membres gourds et les jambes flageolantes, je vidai les classeurs concernant le site d'érection de la maison. De la masse de papiers et de plans craquants extirpés des dossiers, je trouvai des dessins exécutés par d'antiques arpenteurs géomètres.

Aucune allusion à une île n'y figurait. Le lieu choisi, une presqu'île, appartenait à la côte accidentée d'un continent. Se pouvait-il que l'érosion systématique ait isolé à ce point cette partie du monde, épargnant les fondations de la construction gigantesque?

Étendu dans ce fatras de paperasse, les idées saugrenues tourbillonnaient dans mon cerveau fatigué. Une pensée effrayante m'effleura avec toute la dimension de l'horreur. Et si nous n'étions pas sur terre, mais par je ne sais quelle diablerie, sur un autre monde?

Les yeux de sauterelles du prince Art vinrent hanter ma nuit. Était-ce lui l'étranger ici? Ce serait trop absurde, étourdissant. Je demeurai prostré dans la cellule qui me servait de retraite, comme un papillon de nuit qui, ayant

abandonné toute idée d'espace où déployer ses ailes, reste immobile près de la lampe qui l'a attiré dans une pièce.

Je m'assoupis, sombrant dans un sommeil sans rêve. A mon réveil, les yeux bouffis et le gosier desséché, j'entrepris de tout balayer ce qui jonchait le sol et d'en faire un grand tas que je poussai dans un coin de la chambre. Cette littérature spécialisée avait perdu soudainement tout intérêt, tout goût pour ma curiosité. Je sortis sur l'étage, fébrile et légèrement chancelant, pour me diriger vers l'accès à l'ascenseur qui me conduirait plus bas, dans le quartier où le petit palais blanc abritait Tamara. La seule réalité sur laquelle je puisse compter.



De gros arbres aux nuances douces comme une caresse se penchaient sur un étang sombre et apaisant.

D'après Paul Detlefsen, Old Mill Stream

Éditions Vitalgo 2017
2881 de Beaurivage Montréal, Qc H1L 5W6
www.editionsvitalgo.com

ISBN 978-2-924678-03-9 (PDF)

éditions VITALGO

Théâtre:

LE CHIEN D'OR au théâtre

220 pages, PDF et Imprimé

ISBN 978-2-924678-02-2 (PDF)

ISBN 978-2-924678-00-8



*La version numérique est disponible
gratuitement sur le site de l'éditeur.*

Éditions Vitalgo 2017
2881 de Beaurivage
Montréal, Qc H1L 5W6
www.editionsvitalgo.com